

SOMMAIRE

	Pages
Avant-Propos	5
Le Poète dans la Cité (par A. KHELLIL)	7
La Versification dans la Poésie Populaire (par A. HADJIAT)	13 La
Poésie Orale Féminine (par Y. NACIB)	21
La Perte d'ASger (1830) (poème de Cheikh Abdelkader) (Voir texte arabe p. 73)	35
Tlemcen (poème d'ibn Amsaïb (V. texte arabe p. 77) ..	39
La Révolte des Ouled Sidi Cheikh (poème présenté par A. HADJIAT	45
Que le Saiut Soit (poème de Cheikh Al Hadj Saïd)	51
Le Chant du Printemps (poème d'ibn Triki) (V. texte arabe p. 41)	53
Hīziya (poème de Ben GUITTOUN) (V. texte arabe p. 89)	59 ô Taïeb
(poème de Ben SAHLA) (V. texte arabe p. 45)	69
L'Astre des Nuits (poème de Ben KERIOU) (V. texte arabe p. 57)	75
Regrets (poème de Ben BRAHIM) (V. texte arabe p. 119)	79
Berricha (Voir texte arabe p. 133)	81
Ma Prière	83
Chant des Fécondateurs de Paimiers (V. texte arabe p. 130)	85
J'ai recueilli	86
Hawfi (V. texte arabe p. 134)	87
Saiah Bey (légende) (V. texte arabe p. 101)	89

PROMESSES » Revue littéraire bimestrielle

ABONNEMENT

Les demandes d'abonnement sont reçues à l'adresse suivante :

« PROMESSES »

Ministère de l'Information 119, Rue Didouche Mourad Alger Le paiement est adressé à l'intitulé suivant : **Société Nationale Ech-Chaab-Press** : C.C.P. 1460-55 Alger TARIFS : 6 mois : 4,00 DA - 1 an : 8,00 DA.

Imp. S.N. Ech-Chaab - Presse - 1, Place Maurice Audin - ALGER

AVANT PROPOS

CES CHANTS QUI COULENT DE SOURCE

Il était juste, à l'occasion du Festival de Musique et de Chants Populaires, de publier quelques uns de ces textes qui confèrent au mot **Littérature** ses significations les plus humaines.

Leur traduction les dénature fatalement car, pour bien les entendre, les comprendre, les sentir, c'est dans leur chair verbale première qu'il faut les situer.

Ces poèmes ont l'incomparable saveur du **vécu**, les couleurs irremplaçables de la vie. **Ils coulent de source.**

Ces Chants qui sont la Geste et la Confidence de nos plaines, de nos montagnes, de nos villes et de nos villages, concernent autant le poète que l'historien.

Ils ont jailli d'un amour, d'une prière, d'une déception, d'un espoir ou d'une amertume. Ils s'adressent à Dieu et aux Hommes.

ils établissent la permanence et l'identité d'une culture, « qui se fait en se faisant », qui s'est élaborée en nous élaborant, culture à partir de laquelle il nous appartient de creuser **l'idée profonde** pour la renouveler dans la voie des démarches qui se poursuivent.

Ils sont l'anthologie éminemment vivante d'un frisson qui nous soulève encore, d'une émotion qui nous étreint toujours, d'une musique qui se nourrit de la sensibilité même du peuple. Ils ont survécu à l'aventure de la tradition orale et résisté à l'usure du temps et aux agressions culturelles. Ils échappent aux modes du jour et aux formalismes d'artifice. Ils sont chantés dans la langue de nos ancêtres et c'est là ce qui leur donne cette pérennité impérissable, cette jeunesse d'éternité.

Les poètes d'aujourd'hui, les poètes de l'Algérie indépendante et révolutionnaire, continuent cette œuvre qui vient de loin et qui sera toujours inachevée.

Cette poésie populaire qui situe l'Homme au centre de ses préoccupations...

PROMESSES

LE POETE DANS LA CITE

par A. KHELLIL *

L'histoire littéraire nous démontre amplement l'importance du poète dans la société arabe, depuis la période obscurantiste dite de « djahilya » jusqu'à nos jours. Le poète met son éloquence au service de sa tribu ; il exalte son origine et vante ses hauts faits.

Il va sans dire que le poète jouit de la haute considération de ses compatriotes. Il mérite le nom de « cheikh » qui s'attache d'ordinaire avec le même respect aux vieux, aux ancêtres.

Lequel de nos vieux n'avait pas entendu parler autrefois couramment de Sidi-Saïd El Mandassi, El Hadj Mohamed Ben Amsaïb, Boumediène Bensahla, Ahmed ben Triki, Mostefa ben Brahim, Habib Bengue-noun, Sidi Lakhdar ben Khlof, Mohamed Belkheïr, autant de poètes vénérés à l'égal des saints et dont la renommée a depuis longtemps passé les frontières de la terre natale ? Malgré les siècles, leurs œuvres continuent à parler pour beaucoup d'entre-nous.

Les vicissitudes de l'histoire et la dureté des temps qu'ont précédé l'indépendance, ne devaient pas manquer d'influer sur la poésie populaire qui n'offrait pas seulement un refuge pour des âmes timorées, mais également un bain de vigueur, un retour à soi-même. A chaque fois qu'il a été nécessaire, nos poètes qui

Extrait de la préface d'une anthologie des poètes en préparation par l'auteur.

se voulaient au cœur de la mêlée, ont élevé la voix. Les occupations turques et françaises, la lutte d'Abdel-kader et les nombreuses insurrections Algériennes ne manquèrent pas de leur fournir de riches thèmes d'inspiration et des sujets de fierté.

Le XVI^{ème} siècle a connu Sidi Lakhdar Ben Khlouf, le premier ou l'un des premiers poètes à évoquer avec un grand talent dans une longue kacida, la bataille de Mazagran (Mostaganem) qui eut lieu en 1558, et qui opposa les troupes du Comte d'Alcaudète, gouverneur espagnol d'Oran, à l'armée du Pacha d'Alger. A travers ce poème resté historique, on rencontra plusieurs noms célèbres tels 'que Kheir-Eddine, Hocine Pacha etc...

Mais deux siècles plus tard (XVIII^{ème} siècle), le poète Tlemcénien Mohamed ben Amsaïb pleura le passé et la gloire de sa ville natale. L'autorité turque de l'époque multiplia son oppression et ne respecta guère les paisibles habitants de Tlemcen. Le poète qui ne souffrait pas l'occupation étrangère attaqua l'administration turque dans une partie de son œuvre.

La poésie populaire Algérienne prit un tournant décisif dès l'année 1830. L'occupation française blessa profondément l'âme du peuple algérien. De chaque tribu, les poètes chantent en de saisissantes élégies la patrie perdue. Ils traduisent le long calvaire d'un peuple sevré de justice et de liberté. Ils fortifient en lui ses qualités natives en piquant son amour-propre, son orgueil, son sens de l'honneur, du nif qui, déjà dans le passé avaient fait merveilles. A défaut de tout autre, le poète se fait le dépositaire de la mémoire des ancêtres.

Mais la conquête française n'est pas l'unique thème d'inspiration - il s'en faut de beaucoup - qui donne lieu à l'existence d'une poésie populaire à tendance politique, prodigieusement abondante. L'épopée d'Abdelkader fut également, mis à part l'œuvre raffinée de l'Emir lui-même, l'objet de maints chants patriotiques qui témoignent véritablement d'un énergique sursaut national.

La vie de l'Emir Abdelkader, pleine de hauts faits et gestes, toute imprégnée qu'elle était d'une foi à la pureté toute ascétique ne devait pas manquer de

le poète dans la cité

lui gagner comme ce vers du célèbre poète Tahar Ben Hauâ :

Ta générosité, comme une pluie abondante, au Sud, au Nord, se répand sur toute la terre ; en même temps, la gloire, les félicitations, les louanges vont à ceux qui t'ont aidé.

Tu as fait revivre la tradition religieuse dans une époque de péril. Tu es la vengeance contre l'impie, ô toi qui châtie ceux qui te détestent :

La défaite d'Abdelkader est pleuré par de nombreuses populations, cependant, que le souvenir de son exemple, demeurant impérissable, sera constamment présent sur la série d'insurrections qui marquèrent l'époque coloniale. On peut penser à bon droit que nos bardes, nos clairchantants qui continuaient à évoquer, en cercles intimes, d'autres époques de grandeur, furent les véritables transmetteurs d'un esprit de résistance qui n'a jamais dit son dernier mot.

Toute notre histoire qui vient après l'Emir Abdelkader, se trouve dès lors jalonnée par des poètes non moins vaillants que nos héros nationaux avec lesquels ils se confondront souvent.

Après avoir participé au soulèvement de 1864, Mohamed Belkheir se saisissant du verbe comme moyen de lutte dont l'effet prolonge celui de l'épée, s'improvisera poète :

Mous sommes des guerriers au service d'une sainte cause : notre armée est loin d'être négligeable.

Nous appliquons ce que Dieu nous a prescrit dans le Coran (c'est à dire le Djihad).

Nos exploits donnent satisfaction au prophète, qui a établi la distinction entre la vérité et l'erreur.

Mais avec l'échec des Ouled Sidi Chikh en 1882 Mohamed Belkheir exprime, de façon déchirante, la douleur de son exil et l'amour du pays natal :

« Dieu qui secouez le malheureux dans les déserts, Ramenez l'exilé dans son pays !

Les souffrances de la prison et la jnaladie ont rendu amer pour moi ce qui est doux pour les autres...

*Mon cœur désire revoir El Bayedh et sa région. je voudrais
me divertir dans les déserts, et revoir mes
maîtres, gens d'amour propre. »*

Bien entendu, les différents thèmes de la poésie populaire ne pourraient être tous ici mentionnés. En plus de l'expression des sentiments, les œuvres témoignent des coutumes, des traditions, somme toute d'une culture au sens le plus généreux.

Une place essentielle y est faite à l'amour, comme il fallait s'y attendre. Mais il s'agit la plupart du temps d'un sentiment plus platonique qu'érotique ou charnel. La dame est aimée sans espoir, comme telle sublimée à l'exemple de la Béatrice de Dante ou de la Religieuse portugaise. Mais avant de s'idéaliser de la sorte, l'amour pour le poète est un suprême raffinement ; il s'accompagne d'un cérémonial ; il est échange de courtoisie, quand il ne s'en tient pas à un badinage primesautier. Dans le genre excelle un Boumediène Ben Sahla qui continue de faire rêver les jeunes générations :

*Mon destin est-il donc de passer toute ma vie à ton ombre,
SoMpirant et déchirant le ciel des cris de ma folle passion. Qui
viendra consoler mon pauvre cœur impatient Guéris-le donc
uniquement de ton remède !*

Du culte consacré à la dame de son cœur, à l'amour mystique de Dieu, il n'y a, pour le poète qu'un pas qu'il a vite franchi. Ce passage du sacré au profane se fera sur le tard pour un poète comme Mohammed ben Amsaïb ; pour d'autres, il sera le premier et dernier mots de leur chant : ainsi en est-il pour Sidi Lakhdar ben Khoulouf. Mais c'est surtout le premier qui nous intéresse par son itinéraire spirituel qui après avoir chanté l'amour aboutit au mysticisme, en quelque sorte par le chemin le plus difficile. Pour le deuxième cas, nous avons affaire à un poète qui ne s'est pas attardé aux aspects rians de la vie qui a traversé le monde des apparences et est allé droit à l'essentiel.

Il n'est certainement pas de poésie plus authentique que celle-ci, car toute expérience poétique, pour autant qu'elle soit poursuivie jusqu'aux extrêmes

limites du réel et du possible, tourne en mystique et appelle la fusion en Dieu.

Une telle poésie ne peut pas ne pas reprendre le dithyrambe du prophète :

Mohamed est le meilleur des hommes.

Son rayonnement dissipe les ténèbres.

Son amour a conquis mon âme Avant

d'atteindre l'âge du jeûne.

*Lève-toi, fais ta prière et maudis Satan, ô inconscient ! dès
l'apparition de l'aurore, fais ta prière.*

*Cela te suffit. Si tu savais ce qui t'attends, tu pleurerais
toute ta vie.*

Il est, par ailleurs un genre poétique populaire non moins prisé par le Malhoune, c'est le Hawfi. Il s'agit d'une multiplicité de petites pièces en vers, d'origine citadine et essentiellement féminine. Les œuvres étant anonymes n'en offrent que plus d'intérêt à nos yeux. Elles présentent souvent de nombreuses variantes ce qui permet d'admettre leur inspiration authentiquement populaire. Chacun y a ajouté et retranché de son cru si bien que la poésie du genre hawfi traduit, plus que tout autre, l'âme féminine avec toutes ses résonances, sa fraîcheur et sa spontanéité.

Comme nous venons de le constater notre pays a connu durant des siècles une pléiade de poètes qui laissèrent après leur mort des œuvres très riches.

A tout moment et même pendant les périodes les plus difficiles, nos poètes ont marqué leur présence partout dans le territoire national, par des chants qui demeurent éternels.

Notre époque produit également des talents nouveaux, car ce genre populaire s'épanouit de plus en plus et acquiert de nos jours une ampleur sans pareille. C'est dire que la poésie populaire algérienne ne tarit point et qu'elle obtiendra probablement des succès surprenants.

Sachant tout simplement que cette poésie existait déjà quelques siècles avant l'occupation turque et faute de documents, nous ne pouvons situer la période exacte ou approximative où elle fit son apparition en Algérie.

<

»

LA VERSIFICATION DANS LA POESIE POPULAIRE

par A. HADJIAT

Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger

La poésie populaire est, avec la danse et la musique le moyen d'expression par excellence dont disposent les peuples, pour extérioriser leurs sentiments, leurs joies et leurs peines. Le plus souvent poésie populaire, danse et musique s'allient pour concourir à un même but et participent, ensemble, à la formulation d'une idée, d'un sentiment. On s'adresse alors aussi bien au cœur et à l'esprit qu'à la vue et à l'ouïe de l'auditeur.

Ce n'est donc pas par hasard, si un grand nombre de nos poètes populaires ont été également des musiciens et des chanteurs, et ont interprété leur répertoire, ou même des poèmes d'autrui.

Selon les genres chantés, ces interprètes sont classés en général en deux catégories.

Le Meddah c^{wi} interprète les chants religieux, tels que les poèmes dits en l'honneur du Prophète, ainsi que toutes les qacidas du genre sérieux (Klam-al-Jadd). Les chansons de gestes, les plaintes sur tel ou tel événement historique, les poèmes dits à l'occasion d'une catastrophe, d'une guerre, de la mort d'un homme illustre, etc..., font aussi partie du Klam-al-Jadd.

Le ghennaï j¹—'—& , lui, n'interprète que les chants profanes, (Klam-al-Hazl) poèmes sur l'amour, les femmes, le vin, chansons frivoles sur les sujets les plus divers de la vie quotidienne, etc... Il va sans dire que l'interprétation musicale diffère sensiblement du « genre sérieux » au « genre badin » : elle est plus légère, plus entraînante dans ce dernier.

Toutefois, cette différenciation est surtout valable dans les campagnes, elle n'existe pratiquement pas dans les villes, où la musique joue un rôle prépondérant, et où l'air musical l'emporte sur les paroles. On constate cela chez les ensembles de musique andaïouse qui jouent souvent sur le même air un poème religieux ou un chant d'amour.

La poésie populaire, interprète fidèle de la vie affective des populations, voit se refléter en elle, les caractéristiques propres à chaque groupe social, les différences entre les différents groupes, tant dans le mode de vie, que dans les conceptions éthiques et sociales.

C'est donc avec raison qu'on a établi des distinctions entre poésie citadine et poésie bédouine, chacune véhiculant des thèmes se rapportant à un genre de vie particulier, et l'exprimant dans une forme spécifique.

Dite et chantée, la poésie populaire a connu une transmission essentiellement orale. Rarement écrite, elle doit sa survie ou tout au moins ce qui nous en est parvenu à l'engouement des masses, à la mémoire des fervents du melhoun, à la beauté de ses poèmes, dont la versification est, en général, autrement plus souple, plus légère que celle de la poésie arabe classique.

Ceci n'a, d'ailleurs, pas peu contribué au succès que les poètes populaires ont eu auprès du grand public.

S'inspirant des muwachchahat, genre qui fleurit surtout en Andalousie, ils ont divisé en strophes leurs poèmes et ont adopté une versification plus légère et plus libre que celle qu'on rencontre chez les poètes arabes classiques.

La division en strophes est très fréquente dans la poésie populaire algérienne mais elle n'est pas

adoptée par tous les auteurs de melhoun. En effet il arrive assez fréquemment que des poèmes soient construits sur le modèle classique, chaque vers finissant sur une seule et même rime. Mais, dans presque tous les cas, une autre rime est adoptée pour le 1^o hémistiche de chaque vers, ce qui donne une certaine cadence au poème.

En voici un extrait d'une qacida (1) à titre d'exemple :

ja&

Pigeon voyageur, habitant les colombiers, toi dont
l'aile est rapide et le plumage chatoyant. Fais parvenir
à tes maîtres le récit complet de ce
qui me touche, garde - toi d'y ajouter ou d'en rien
retrancher ; parle avec sincérité. Dis : le poète vous
a chanté en ces termes ; il
viendra vous voir au début de l'automne ; tenez-le
pour arrivé !

Cette cadence est encore plus marquée lorsque chaque hémistiche est divisé en deux ; le vers se transforme alors en une sorte de quatrain, dont les trois premiers morceaux ont une même rime, la rime finale demeurant identique à la fin de chaque vers.

En voici un exemple (2) :

JB J
cU_à
كَمْ نِوَارِ الْعَطِيطِ تَنَاوِ الْقَضِيَا

رَاحَتْ جِدَى الْغَزَالِ بِالْجُهْدِ عَلِيَا

1) *حَاجِبِ قَدِيقِ الْمَسَاحِ نُونِيْنَ بَرِيَا* Hélas !, Nous étions
heureux naguère, comme les

fleurs des prairies, au printemps.

2) Que la vie était douce pour nous ! Telle une ombre,
cette jeune gazelle a disparu en dépit de moi.

1) C'est le début d'un poème composé vers 1870 par Lakhdar Ben Cheikh al-Hasnaoui al-Darradji, cadi dans la région du Hodna, mort au début du 20^{ème} siècle.

2) C'est le début du poème intitulé Hiziya, due au célèbre poète Ben Guitoun, (mort à la fin du 19^{ème} siècle).

- 3) Elle laisse flotter sa chevelure, qui se déroule ; elle exhale de suaves parfums. Ses sourcils sont arqués comme deux noun tracés sur un message.

Il arrive souvent, alors qu'à chaque vers, ainsi construit, succède un vers qui comprend, au premier hémistiche les deux rimes contenues dans le vers précédent, et au deuxième hémistiche deux rimes contenues dans le refrain du poème. Un exemple (1) vous permettra d'avoir une idée plus précise de cet ensemble qui forme, alors, une véritable strophe.

« 1 - قال لها يا ا

1) Hier, braves gens, mon messenger alla chez Fatma : « Inflexible beauté, lui dit-il, par Dieu ! c'est assez prolongé cet abandon.

2) Par le Seigneur Unique, qui a élevé le firmament, je t'en prie, belle aux cils noirs. Que faire ? Quel moyen employer ? A qui me plaindre de ma peine ?

- 3) Elle lui dit : Va t'en messenger, va t'en ! Ce n'est pas ainsi qu'il faut parler ; ton discours est oiseux ; il est agressif et impertinent.
- 4) Je le jure, je n'irai jamais à lui ; puisse Dieu lui donner de la résignation ! Que faire ? Quel moyen employer ? a qui me plaindre de ma peine ?

Une forme très raffinée de la strophe ainsi obtenue, consiste à remplacer chacun des deux vers qui la forment, par un véritable quatrain, où au lieu de chaque partie du vers, on place un vers entier, qui peut être formé de deux hémistiches.

Nous citerons, pour illustrer cela, un couplet d'un poème de Ben Triki, poète Tlemcenien bien connu (2).

- 1) Extrait d'un poème bien connu dont l'auteur Bou Mediène Ben Sahla, vécut à Tlemcen au début du 19ème siècle.
- 2) M mourut au début du 18ème siècle.

الإناس كلها مشغولة وأنا شغل رماق الإجدال
 الطائب فالكاتب عقله يسعى بين الوردى يجول
 وانفسار هكذاك مثله بسين أصناف الخيول يعزل
 أنا هوى وسببتي نالحومة جيرانى أبويا كرانى
 ما بعشوى رسول ولا بعدولى فام اسم
 الا نسمع بدائد الاسم نضميل نسيرانى أبويا كرانى
 نبقى مثل النهيل فاسواق البهجا هايم
 وعلى ما أعظمه فراقك يا عين العارم

- 1) Les gens sont tous occupés à leurs affaires ; moi, je n'ai souci que les yeux de la gazelle. - L'étudiant ne pense qu'à son livre ; il parcourt le monde (à la recherche de la science) - De même, le cavalier fait son choix parmi les chevaux des différentes races. - Et moi, la cause de mon trouble, c'est ma voisine du quartier. Ah ! Comme je suis malheureux !
- 2) Elle ne m'a pas envoyé de messenger, et n'est pas allé vivre loin de moi. Lorsque j'entends prononcer son nom, les feux de la passion s'allument en moi Ah ! Comme je suis malheureux ! - Je reste comme fou, errant dans les rues de Tlemcen, la cité radieuse. - Ah ! Combien m'est cruelle ta séparation, toi dont l'œil est comme celui de la gazelle.

Ce genre de strophe, finissant par un refrain, qui revient tout au long de la pièce, caractérise, le plus souvent la poésie populaire citadine. Par contre dans la poésie populaire bédouine, la strophe est plus simple. Les vers sont tous formés de deux hémistiches ; deux rimes sont utilisées, l'une à la fin du 1er hémistiche, l'autre à la fin du vers.

Cependant, les exigences musicales voulant un certain changement d'une strophe à l'autre, il arrive très souvent, que le poète adapte la versification de son poème à cet impératif. A un premier couplet empreint d'une certaine gravité succède un second, d'un ton plus léger. Cette alternance se poursuit jusqu'à la fin de la pièce, qui s'achève sur le même rythme par lequel elle débute.

Ces deux sortes de strophes portent des noms différents, selon les genres et les régions. Le pré-

mier rythme est appelé hedda i-»-»* dans la poésie populaire bédouine en Oranie ; elle est appelée ailleurs aroubi u^j-»* matlà J-UM ou talà j-JU. Le second rythme, c'est la frache J£ qui est également connu sous le nom de ghsan j—«£ ou de baït t-».

La hedda renferme, en principe, l'exposition du sujet de la qacida, avec un certain nombre d'idées qui préoccupent le poète. Le frache permet à l'auteur de revenir sur ces idées, de les développer et d'apporter plus de précision et de détails. Une autre hedda apporte de nouveaux aperçus, de nouvelles idées. Le frache qui suit en est le commentaire. La pièce continue ainsi dans une sorte de flux et de reflux continu, jusqu'à son achèvement.

Delphin et Guin ont essayé de définir la différence entre hedda et frache par le recours à l'image qui peut nous être suggérée par l'éthymologie même des deux termes. « Une qacida bien établie, disent-ils, est vraiment un tapis merveilleusement tissé, où les couleurs s'entremêlent et s'enlacent sans que l'oeil en soit choqué. La hedda, qui a la même assonance, est le fond du tissu, et lui donne le ton dominant. Le frache, qui n'a jamais la même rime, ce sont les laines de couleurs différentes qui passent et repassent dans la trame, découpent le fond en mille petits dessins, et forment cet ensemble gracieux et riche qui en fait un objet digne d'être suspendu dans la demeure des grands. » (1)

Voici deux exemples, l'un citadin, l'autre bédouin, de ces deux sortes de strophes, dans la poésie populaire algérienne :

سندوق ا-ر-»-»* فم ترى دراهم ا II—Jz
وانسدى كعب عليها انسيم سقاها فى الحوز
جا بشير الخير لها دابا تلقح ورقة اللوز

(1) Delphin et Guin, Notes sur la poésie et la musique arabes dans le Maghreb algérien Paris, Leroux, 1866 (P. 35).

(2) Extrait d'un poème dont l'auteur est inconnu.

طالع

الرباض يعجبنى السوان قم يا صاح للبراعة
يا نديم ابا للبتان نغموا فى الدنيا ساعة
قم ترى الورق تعبد والازهار فى حليها
والطيور بالكل مشد تقرا قل هو الله عليها
املالى كاسى وجدد هذا هو فصل التزيها

طالع

الربيع اقبل يا انسان قم يا صاح للبراعة
يا نديم ابا للبتان نغموا فى الدنيا ساعة

- 1) Viens voir! Les fleurs de l'amandier semblables à des dirhems d'argent, se répandent de tous côtés. - La brise les sème dans le bosquet, et la rosée verse sur elles sa fraîcheur. - Les feuilles de l'amandier vont bientôt paraître ; le messenger d'heureuses nouvelles arrive.
- 2) J'aime le parterre aux couleurs diaprées. Debout ! ami, viens goûter un moment de plaisir. Allons ! Compagnon, viens au jardin ; profitons d'un instant en ce monde.
- 3) Viens voir ! Les feuilles, et aussi les fleurs avec leurs parures, adorent le Seigneur.
— Tous les oiseaux sous la feuillée psalmodient le verset : « Dis : il est Allah (l'Unique) ».
— Emplis ma coupe, remplis-la encore : c'est la saison du plaisir.
- 4) Homme, Voici le printemps, Debout ! ami, viens goûter un moment de plaisir. Allons, compagnon, viens au jardin ; profitons d'un instant en ce monde.

(1) SJ»

Jl»

Jl— — 'j.i <&*«" rj? J3^,3 Jlé yi — Jî
Ji»2-»> \ ,_^>lj ,i-J U «_JUc

(1) Extrait d'un poème de Mustapha aJU—«II
ben Brahim.

قلبي تفكر الاوطان الزهو
أدعيتي والفرسان خوذت فاحراج اتميل
متحزمين اللفتسان شبان يلفسوا بكحيل
إذا انتصب الهيدان قلال وقصب تاويل
وتفامر والفيوان وفرايج عقب الليل
سبسي وكيف الدخان شمعة وضيا القديسل
أمشى نثار العديان ما ذات م الزهو الـ

- 1) Mon cœur évoque le pays et de la famille ; je vis dans l'inquiétude et l'anxiété.
- 2) Mon cœur est troublé par la nostalgie. Pourquoi m'a-tu appelé ô étranger !
- 3) Tantôt je m'assois en compagnie de gens sensés ; et je me dis : « celui-ci est meilleur que celui-là ».
- 4) Tantôt je me remémore les paroles des sages ; alors, la douleur se ravive et me consume.
- 5) Après avoir vécu dans les honneurs et l'opulence, je ne suis pas vil ; je suis encore un homme de valeur.
- 6) Mon cœur évoque le pays, les plaisirs et les chevauchées ;
- 7) Mes administrés et mes cavaliers, les jolies femmes, bercées par les palanquins.
- 8) Prêtes à émouvoir les cœurs ; les jeunes gens faisant claquer leurs fusils.
- 9) (aux musiciens) installés dans la place (jouant) du guellal et de la gasba.
- 10) aux veillées musicales, concerts et divertissements nocturnes ;
- 11) (au plaisir que j'épouvais à fumer) la pipe, à la lumière d'une bougie et d'une lampe à l'huile.
- 12) Plus de combats contre les ennemis ; Ah ! Combien de joie avons-nous goûté, naguère ? Cette poésie se caractérise essentiellement par une vitalité étonnante, par la sincérité des sentiments, leur simplicité et leur noblesse. Adaptant harmonieusement la forme à l'idée, elle suggère, chez l'auditeur, l'image fidèle des scènes décrites - Plus que tout autre genre, elle évoque l'âme du peuple.

LA POESIE ORALE FEMININE

par Youssef NACIB

Assistant à la Faculté des Lettres d'Alger.

La littérature d'un peuple est, sans doute, l'expression la plus fidèle de ses préoccupations et de ses besoins. Dans maintes nations développées, chaque époque de l'histoire a laissé l'empreinte littéraire indélébile de sa personnalité et de ses problèmes. La richesse actuelle de la littérature de ces pays est due, entre autres, à deux facteurs : l'écriture et, bien plus récente, la participation féminine.

De toute évidence, la fixation graphique des œuvres a été déterminante dans l'évolution des grandes littératures : russe, française, arabe, anglaise, espagnole etc... En plus des influences des maîtres et des écoles, on doit à l'écriture la conservation et l'enrichissement de la poésie, pour ne citer que le genre qui nous intéresse ici.

Poésie orale essentiellement, Verbe, appartenant surtout à la génération qui s'éteint, « le chant profond » comme l'appellent les Espagnols, s'est créé, conservé et amplifié dans des esprits analphabètes comme une lumière diffusée et reçue par tous et pour tous.

Des confins algéro-maliens à la Méditerranée, de Tindouf à El-Oued, des centaines de milliers de mémoires conservent des poèmes inconnus, poèmes qui ne savent pas toujours leur nom.

N.D.L.R. - voir à la fin de ce numéro, les poèmes du genre Hawfi.

Nous allons essayer d'approcher - de façon suc-cinte - quelques aspects de cet art qui, pour l'instant, n'a pas retenu encore toute l'attention des chercheurs. Pourtant, la tradition orale d'une manière générale, offre un intérêt au moins double : national puisqu'elle fait partie du patrimoine culturel du pays, patrimoine qu'il nous faut assumer dans les retrouvailles avec nous-mêmes et notre identité ; intérêt scientifique aussi : des pièces précieuses se perdent chaque jour avec la disparition des vieux « bibliothèques vivantes », informateurs de choix pour l'ethnologie.

A brève ou à longue échéance, cette poésie féminine spontanée est menacée par l'extinction avec la désaffection des jeunes à son égard ou par l'asphyxie avec l'apparition du transistor et du disque. Ce dernier a largement fait son apparition dans les fêtes urbaines. Or, la chanson de studio appartient déjà à la catégorie des poèmes monnayables des artistes européennes. A l'inverse de ces « muses », les poétesses de l'Ouarsenis ou des Aurès ne produisent pas d' « œuvres » à proprement parler...

En effet, la poésie de ces femmes n'est pas élaborée, façonnée avec mille retouches dans l'observation stricte de règles techniques perfectionnées. Il s'agit d'un art brut, sans artifice dévorant. Ce ne sont pas des vers auxquels, pour emprunter l'image de J. Amrouche, on sert l'oxygène par rations : « ces vers ne sont pas des fleurs de serre. On ne les a pas forcés » (1). Ils ont éclos, même jailli parfois, quand la nécessité les a appelés. Nécessité non pas d'exhiber un état d'âme personnel, mais de rendre la joie, la paix, la gêne ou l'affliction de la collectivité.

Cette poésie maladroite au regard des normes académiques constitue le trait d'union entre l'Homme et le Cosmos dans la mesure où elle relie le premier à la nature et où elle perpétue, dans une société féminine profondément musulmane, la soumission acceptée du créé au Créateur. Plus que tout autre, cet art rétablit la relation Homme-Dieu, souvent par la personne du Prophète, et restitue l'univers que tout adulte abandonne chez l'enfant.

(1) J. Amrouche. **Chants berbères de Kabylie.**

Il s'agit, est-il besoin de le rappeler, de poésie féminine orale que la langue vernaculaire ou l'alphabétisme des artistes ne permet pas de fixer. Avec ses répétitions, ses gaucheries, sa brièveté et sa densité poétique considérable. D'où vient le charme qu'opère sur nous le Petit Prince, perdu au cœur du Sahara, sinon de sa spontanéité, de sa fraîcheur, de son innocence et de sa fragilité ? Toutes composantes que le poète a traduites par la simplicité. Simplicité de la langue. Simplicité des problèmes exprimés ou sous-jacents. Simplicité des sentiments. Tout est ramené à la mesure humaine.

La poésie qui nous intéresse ici, née rurale, réunit ces caractéristiques. Le vrai, en elle, n'est pas voilé par le beau. Elle participe de la vie. Elle prolonge, en quelque sorte, les préoccupations sociales. C'est pourquoi elle n'est pas l'art de telle ou telle femme. Les thèmes fondamentaux de cette poésie regardent toutes les femmes. Ce qui est demandé ou maudit, ce que le poème souligne, chacune le ressent comme la concernant directement. C'est pourquoi il n'y a pas et il ne peut y avoir de culte de la poétesse. Celle-ci compose comme elle moule le grain : la vérité et la gravité des deux actions sont voisines.

Si la poétesse est aussi une muse, ce dédoublement n'est pas le fait d'un apprentissage. Il s'agit d'une vocation vécue mais ignorée. Dans cette poésie, la nature se faufile dans la culture.

Entre la poétesse et ses auditrices, il règne une certaine symbiose. Les paroles que la première égrenne, sont, à peu près, celle qu'une autre femme du groupe, tant soit peu douée, grefferait sur l'air de musique-support. Le poème résonne dans le cercle et l'écho s'en amplifie jusqu'à ce que « la mère » inspirée tombe dans l'anonymat. L'anecdote suivante révèle le degré de communion entre le poète populaire et son cercle. Dans le courant de l'été 1968, un meddah de l'intérieur est venu chercher du travail (comme manœuvre) à Alger. Il quitta son village avec un maigre pécule : de quoi vivre 3 ou 4 jours. Contraint de prolonger son séjour dans la capitale par quelque promesse d'embauché, mais les poches vides, il eut l'idée d'emprunter une derbouka et alla

chanter ses poèmes place des Martyrs : en moins de 2 heures, il ramassa 140 dinars !

La poésie féminine se cristallise autour des temps forts de la vie : naissance, circoncision, mariage, pèlerinage, famine ou sécheresse etc... Nous essaierons de voir d'abord quelques aspects de cet art touchant à la croissance de l'enfant et aux événements qui marquent sa vie. Ensuite, nous verrons quelques poèmes relatifs à une existence plus quotidienne. Pour ce qui est du premier point, nous tâcherons de nous conformer à la chronologie.

1. - la naissance de l'enfant

Cet événement singulièrement joyeux-surtout quand l'enfant est de sexe masculin, fournit l'occasion aux femmes de se rencontrer, de chanter leur commun bonheur et, aussi, d'échanger les dernières nouvelles. Le nouveau-né reçoit la bénédiction de toutes. Mais c'est encore celle qui connaît des poèmes ou qui les compose qui traduit les souhaits des autres et fait l'unanimité des sentiments collectifs. Elle fait fonction, dans son rôle de chanteresse, de porte-parole incontestée. D'ailleurs, le plus souvent, elle est accompagnée par une ou plusieurs femmes, du moins quand une partie du texte chanté doit être mise en relief. Si longue vie est demandé à Dieu pour l'enfant ou si, par conviction ou pour plaire à l'heureuse maman, maintes qualités sont énumérées, plusieurs voix s'unissent pour souligner un vers ou deux pour leur donner la force d'un refrain. Ainsi, ce poème entendu à l'occasion d'une naissance.

*l' est né un garçon bien doux C'est le
Créateur qui l'a donné Gloire au
Seigneur : Cet enfant n'est pas
nerveux*

La mère n'est pas oubliée. On la trouve, dans certains poèmes, comparée à une lionne, dans d'autres à une perdrix qui donne le jour à un être d'une beauté particulière. Dans tous les chants de naissance, on devine les mères qui chantent pour la mère. Voyons maintenant celle-ci près de son enfant au berceau.

2. - les berceuses

Elles ne sont pas seulement destinées à « bercer » pour endormir l'enfant. La mère qui module un poème près du berceau a une préoccupation (non toujours explicitement formulée) plus profonde : la bonne santé de son petit ange. En chantant elle établit une double corrélation entre le destin (dont la volonté divine) et le malheur possible (maladie, accident, mauvais œil etc...) d'une part ; entre l'événement redouté et les forces malfaisantes ou favorables d'autre part. A priori, on pourrait penser que le second rapport est tout-à-fait contingent : le mektoub étant intangible et péremptoire, à quoi bon composer avec des puissances obscures dont la faveur ou l'inimitié ne peut rien modifier ? Le fait est que précisément, la berceuse a une fonction importante dans l'esprit maternel : elle est présence du mektoub dont elle assure le déroulement concret. S'il est écrit que l'enfant sera défendu et protégé par des formules maternelles déterminées, la main divine frappera le mal par le truchement de cette poésie défensive. De même, le Prophète ou les saints invoqués sont l'expression immédiate de l'heureuse Fatalité. C'est là un caractère commun à une foule de chants du berceau dont nous avons retenu quatre extraits significatifs.

Cette berceuse enregistrée dans l'Est algérien révèle le caractère spontané et populaire, de cette poésie : « je compose sur toi une chanson » chante la mère pour endormir son fils :

*O mon bonheur et ma joie
Qui est venu m'a félicité
Il ma félicité de mon fils Il est
meilleur que mon bien
Je te berce et je recouvre
Et je compose sur toi une chanson
/Voire saint patron veille sur toi
Lorsqu'il apparaît de Bougie*

La berceuse apparaît parfois comme le complément du sein à eux deux, ils prennent la relève du cordon ombilical. La communication orale entre la mère et

l'enfant reste chaude et vitale. Les paroles et la musique sont chargées de tant d'affection que l'enfant baigne dans une quiétude totale. Cette berceuse est significative à cet égard.

*Je te berce et je te retrouve
Tu es, je le sens, la joie de mon cœur*

*Comme est la joie des moissonneurs
Le blé s'il est belle moisson*

*Je te berce et je te recouvre
O fruit de mon cœur*

*Je crains pour toi la pluie
Et le vent qui souffle de l'ouest*

Quand le poème, à l'instar des deux derniers vers, traduit la crainte maternelle, et qu'il s'adresse aux esprits, il est agressif : la formule rituelle « Allah yaxzik... » est prononcée ; ou mignard : le langage est alors adroit, supplicateur ; les femmes disent, par exemple, à un génie femelle :

*Ya lugnina (ô la lapine !)
Ya hlili (ô ma petite chose licite !)
Ya mlili (ô mon petit blanc !)*

Le poème est parfois un songe à haute voix. La mère imagine son enfant adulte vivant dans le plus grand bonheur, comme le montre cette berceuse de Oued-Marsa :

*Ton père a prêté serinent sans être parjure
Que je demanderai une esclave pour servir ma fille
Ainsi qu'un grand anneau de jambe jusqu'au mollet
Et un (long) tapis aux dessins merveilleux (*)*

Quand l'enfant est un garçon, sa mère rêve déjà, près du berceau, à la joie que lui procurera le grand événement qu'est la circoncision du fils.

3. - la circonsion

Tandis que la berceuse est un poème de soliste, chantant pour un seul auditeur, les pièces exécutées à l'occasion d'une circoncision prennent le plus souvent un caractère collectif. L'exécution chorale a lieu sous la direction d'une femme particulièrement com-

(*) S. Rahmani, **Coutumes kabyles du Cap-Aokas.**

pétente. Celle-ci est parfois une chanteuse célèbre : dans ce cas, l'exécutante principale est aussi la compositrice des poèmes. Même si d'autres femmes récitent des vers anonymes, ces derniers servent de toile de fond aux chants de l'artiste présente. Un vers important par sa signification est repris en chœur comme pour souligner l'adhésion générale à l'idée qu'il exprime.

Le poème peut s'adresser directement au garçon circoncis ; ainsi, ce quatrain entendu dans une fête algéroise :

*Laisse-toi mettre le henné
Dans le plat en verre
Nous avons assisté à ton henné (de circoncis)
Nous nous retrouverons pour (ton) mariage*

Les premiers vers dans ces courts poèmes sont fréquemment une invocation à Dieu ou au Prophète.

L'opération chirurgicale elle-même est exécutée au son des you-you et des chants. Les femmes, en général, ne sont pas mêlées aux hommes au moment de la circoncision ; Les poèmes sont donc chantés à partir d'une autre pièce.

*Priez sur le Prophète et chantez les louanges de Dieu
Pendant l'heureuse nuit, tu te réjouiras mon cœur
O parfum de l'aromate ô parfum de la rue
Pendant l'heureuse nuit, tu te réjouiras
mon cœur O parfum de l'aromate, ô parfum du
benjouin
Pendant l'heureuse nuit, se réjouissent les frères de
ma-*

[man

*Circoncis, ô maître, circoncis-le, n'aie peur
Circoncis-le, ô maître, par-dessous le drap.*

L'enfant fait bientôt place à l'adulte. L'un des plus beaux instants de la vie pour la mère, les soeurs et les autres parentes et amies, le mariage, est célébré avec tout l'éclat qu'il mérite.

4. • le mariage

Les chants de mariage, plus que les autres, sont le reflet de la condition féminine. Les plus anciens

témoignent de l'appréhension de certaines femmes devant l'événement important qu'est le mariage. A une époque révolue où la polygamie était courante, nombre de poétesses à jamais ignorées ont exprimé leur crainte d'être répudiées ou mises à l'écart au profit d'une concubine.

On retrouve chantées avec insistance les qualités d'une bonne épouse : pudeur, honnêteté, respect du mari etc... Exécutés en présence de la mariée, ces chants ont un caractère didactique. La beauté n'est pas oubliée :

Le poème l'évoque soit directement - et c'est l'occasion de comparer la fiancée à une perdrix ou à quelque belle créature - ou indirectement en décrivant la laideur qui reste toujours anonyme : la camarde, l'albinos, la femme maigre ou au front saillant... Bien entendu, les poèmes chantés sont judicieusement sélectionnés : aucune allusion pouvant être blessante pour la jeune fille n'est permise.

Celle-ci, au cours de la cérémonie du henné, est encouragée. On sait - les femmes présentes ont, pour la plupart, fait l'expérience du mariage - que la fiancée, consciente de se trouver à un tournant crucial de sa vie, peut être angoissée. Le seul fait de quitter définitivement la maison paternelle est déjà un déchirement. On la console :

Cesse de pleurer

Nous t'avons apporté un lourd trousseau

Et un sarouel élégant

Pour la rassurer, la flatterie n'est pas superflue : *Ne pleure pas, ô perdrix, Tes beaux-frères sont là, devant la porte Si moi je suis exilée J'ai laissé mon village seul*

La fiancée peut entendre aussi : *Cette haute échelle Seules les étoiles sont hautes Fonde un Foyer, ô jeune fille, La maison paternelle n'est pas éternelle*

Pendant la cérémonie du henné, quand une femme recouvre les mains de la jeune fille du produit de beauté, la chanteuse entonne parfois :

O douce, mets le henné Dans le plat en verre Mets-le, aidée par les anges Et par le Prophète

Le cortège nuptial qui vient chercher la mariée comprend toujours des femmes-chanteuses. Celles-ci, arrivées devant la porte de la fiancée, exécutent un poème de ce genre :

Bonsoir tous

O gens de cette maison (maîtres de cette maison)

Vous êtes gens honnêtes

Et votre fille est une rosé

Si la jeune fille fait l'objet de soins poétiques particuliers, le fiancé n'est pas entièrement délaissé par les poétesses :

Commençons, au nom du Seigneur,

Commençons par la prospérité Toi, le

jeune marié, Toi, l'étoile du matin

La poésie orale féminine ne se limite pas aux circonstances précises que connaît l'individu au cours de sa croissance. Les problèmes quotidiens, tout comme les phénomènes naturels concernant la collectivité trouvent leur place dans cet art avant tout existentiel.

a) chants de travail.

Qu'elle tisse, carde ou trie les céréales, la femme menant une vie traditionnelle chante. Les poèmes de labeur sont anonymes et anciens. Ils se transmettent de génération en génération avec quelques petites retouches de temps à autre : une strophe ou un vers en plus ou en moins. « Chaque femme qui se sent inspirée, écrit Hanoteau (*), apporte son couplet et expose ses griefs ». Son chant la stimule. Il fait rêver aussi. Voici un fragment d'un poème chant du moulin à bras :

(*) **Poésies populaires du Ojurdjura (10) o.c.**

*O fille, ô folle
Laisse la porte ouverte
Ton père est entré près de toi
Tenant son sabre dégainé*

Croyance et divertissement tiennent un rôle non négligeable dans la vie domestique de la femme. Tenant de l'un et de l'autre, certaines pratiques superstitieuses sont assorties de poèmes remarquables.

b) le jeu de la buqala (*).

On le rencontre encore dans certains cercles féminins, pas toujours dans le détail. A la fois distraction et présage, ce jeu a une structure assez complexe. Il met en présence plusieurs femmes, une foule de produits, un objet central, la buqala (petite poterie, pichet). Le jeu a pour but la consultation du sort et la connaissance de l'avenir, des événements souhaités ou redoutés. L'une des femmes invoque le Prophète ou des saints ou tous à la fois. L'invocation terminée, l'officiante ordonne à une jeune fille de faire un nœud à la ceinture de son sarouel, parfois à un pan de foulard. « Le nœud fait, l'officiante improvise un court poème. Pendant ce temps toutes les oreilles sont attentives à la récitation et tous les yeux sont sur le vase » (*). Tout un rituel permet alors de lire dans l'avenir par le biais du vase. Le tercet suivant permet aux femmes, une fois « la réponse » obtenue, de vérifier l'interprétation quand elle paraît équivoque :

*Si mes paroles sont véridiques Et
mon augure un bon augure Tourne
avec la rapidité du vent*

c) philtres et sortilèges.

Une épouse a-t-elle des difficultés ? Craint-elle d'en avoir au contact des belles-sœurs ou de personnes envieuses ? Une jeune fille reste-t-elle désespérément célibataire ? Des poèmes « sur mesure », prêts pour toute circonstance, sont récités par une « qibla » et enrayment le mal. Ainsi, ces deux premiers vers d'un

(*) S. Ben Cheneb, **le jeu de la buqala in :**
Annales I.E.O. t. WIV

poème incantatoire sont-ils réputés ramener l'harmonie entre époux ou l'établir d'emblée ; c'est généralement une femme d'un certain âge qui les récite :

J'enlève les empêchements

Qui feraient obstacle entre un époux et toi (1)

Ces pratiques impliquent souvent l'usage de plantes ou d'objets les plus inattendus : morceau de peau de mouton, ustensiles de cuisine, cheveux etc...

d) les rites.

Ils sont extrêmement variés (agricoles, funéraires, alimentaires etc...). Ces rites sont accompagnés de chants qui se présentent assez souvent sous forme de prières. D'ailleurs, là encore, le secours des saints n'est pas oublié.

La vie rurale n'exclut aucunement la femme des préoccupations sociales. En cas de sécheresse, par exemple, elles attendent la pluie avec autant d'angoisse que les laboureurs. Elles essayent même de la provoquer, comme le montre ce chant de la demande de pluie :

*Donne-nous pluie à verse Pour que
vive la veuve Donne-nous pluie qui
inonde Pour que vivent les
laboureurs*

*Madame mère de la pluie
L'eau dégouttera La terre
sera abreuvée Nous ferons
des crêpes*

Les rites importants, comme ce dernier chant le montre, supposent toujours une quête humaine auprès de puissances supérieures : la Nature, les saints-Même pour des cérémonies anodines, le patronnage d'un marabout local est vu par les femmes comme un bon augure.

e) le culte des saints (2).

Le marabout n'est pas seulement puissant - son intercession est synonyme de salut - il est également

CD H. Genevoix, **Superstition, t. 2.**

(2) **N.D.L.R.** - Les pratiques signalées plus bas sont de moins en moins courantes.

juste, bon, exemplaire. Sa piété et sa sagesse constituent des modèles prestigieux. Aussi, la tradition orale féminine - et, singulièrement, la poésie - ne manque-t-elle pas de rendre un hommage fervent aux saints. Les poèmes hagiographiques féminins sont d'autant plus nombreux et variés, que la femme, comme partout, a volontiers une vive sensibilité religieuse.

Désire-t-elle la guérison d'un parent, la réussite d'une union, la prospérité...? Utilisant le poème optatif, elle en appelle à un saint vénéré, tel le *chikh* de Taqqa :

Si ma chance somnole, réveille-la

Aux jours de fête (Achoura, Mouloud...), les pèlerines partent en cortèges bariolés rendre visite au marabout dont elles ont obtenu la protection non sans chanter parfois pendant des heures. Elles se dirigent vers le saint favori qui, pour la circonstance, apparaît comme le sauveur. Tout, à son contact, est purifié : la terre est ramassée sous le carrelage de la « kouba » qui abrite le *chikh* pour être utilisée comme méditation. Passer toute la nuit à prier dans telle zaou'a qui possède un sanctuaire renommé est un rêve que caressent bien des femmes. Un poème se termine sur ces deux vers :

*Nous sommes montées voir le chikh El
avons passé la nuit à El-Hamel*

Dans cette littérature féminine, poésie-texte et poésie-chant sont inséparables. D'abord, parce que le prolongement le plus naturel de la musique, la danse, n'est pas exclue ; bien plus : certains poèmes ne sont conçus, de par leur structure, que pour être rythmés, donc dansés. Les chants de fête vont souvent de pair avec la danse.

Ensuite, parce que la poésie chantée est à la fois spontanée et complète. On peut voir cela chez un Verlaine, « magicien du vers » : son poème est empreint d'une musicalité suggestive pénétrante ; mis en musique par un Brassens, le mot le plus effacé du texte émerge dans toute sa splendeur.

« Dans les premiers temps de l'Islam, écrit Ibn-Khaldoun, le chant était rattaché à la littérature, à

cause de son lien avec la poésie, puisqu'on met les vers en musique » (*). Nos poétesses semblent donc héritières d'une tradition plusieurs fois séculaires, tout comme elles ont conservé leur attachement au poème religieux.

En effet, le vers profane (odes amoureuses, poésies carrément érotiques, poèmes satiriques...) est moins répandu bien que constituant un genre assez riche. Quoi qu'il en soit, les mémoires maintiennent la permanence de cette poésie orale. Même quand elle achoppe sur un vers, la mémorisation demeure une constante de cet art féminin, tant qu'il y aura du moins des femmes attachées au chant traditionnel : une seule femme nous a récité 185 poèmes d'au moins six vers.

Le fait est que cette poésie, pour des femmes sans écriture constitue une forme de culture personnelle et reste leur « diwan », pour reprendre le mot d'Ibn-Khaldoun qui, parlant des poèmes arabes, écrit : « ils renfermaient leur science, leur histoire et leur sagesse ».

Bien des aspects de cet art féminin n'ont pu être abordés ici : devinettes souvent incidieuses, proverbes, énigmes, diverses formules rimées... Bref, il reste à étudier d'une manière exhaustive, un domaine que les étudiantes, tout particulièrement, peuvent efficacement défricher.

(*) Ibn-Khaldoun, *la Moqaddima*, éd. V. Monteil, t. 3.

LA PERTE D'ALGER (1830)

poème de **Cheikh Abdelkader**
présenté par 'M. **Belhamissi**
professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.

Voici un poème composé dans la **langue du peuple**. Par le sujet qu'il traite et par l'influence qu'il a eue par la suite, il intéresse directement l'histoire de notre pays.

Le poète **Abdelkader est un algérois**. Il est aussi un prédicateur écouté. Nous ne savons presque rien sur sa vie sauf qu'il était un citadin d'Alger et qu'il était aussi un témoin des événements douloureux de la conquête.

Son poème est un véritable monument de la poésie populaire algéroise. Il n'a cessé d'être déclamé ici et là dans les souks, dans les réunions. Là où grondait le mécontentement, le meddah, trompant la vigilance des maîtres et de leurs agents, le récitait.

Au dire même de certains européens (1) ce poème aurait contribué largement à la préparation de mouvements insurrectionnels dans l'algérois depuis le soulèvement de Benzaamoum en 1830 au incidents sanglants de Margueritte en 1901.

Le long poème arabe dont nous donnons ici un résumé présente un intérêt documentaire et littéraire certain. On y trouve la suite chronologique des faits qui se sont passés, la nette idée de la topographie de l'ancienne capitale des deys et l'emploi de plusieurs mots turcs aujourd'hui disparus etc....

1) **Desparmet** : L'entrée des Français à Alger **Revue Africaine** 1930 pp. 225 et suiv.

Demandez pardon au Maître et repentez vous Voici
la fin des temps
Tous les malheurs et épreuves s'abattent sur nous
Dorénavant, il n'y aura plus de paix La peine a frappé
toutes les tribus Et les jours qui vont venir seront des
jours de troubles La vie ne vaut plus rien et seul celui qui
est mort

est en repos

Hélas qu'est devenue Mezghenna (Alger), la sultane
des Villes ??
La voilà dans les mains de nos ennemis ! Les jours, ô mes
frères mettent de la diversité dans

les heures !

Alger, la splendide avait son drapeau et son oudjac Les
nations la craignait aussi bien sur le continent
que sur les mers
Les français ont marché contre elle avec une flotte
inombrable et des armées puissantes.

Ils étaient venus acharnés Au sujet d'Alger, ô gens, j'ai
le cœur brisé L'ennemi maudit aperçut les canons braqués
dans sa

direction

Tout le monde redoutait Alger du côté de la mer Par
expérience il connaissait le Bordj Al Fanar ; Alors il vira de
bord et alla plus loin.

A Sidi Ferruch, il opéra sa descente Il y avait un grand
monde Le Samedi, il lança ses troupes Un grand nombre
de fidèles périt ce jour-là Parmi les musulmans y en a-t-il
qui veulent devenir

des martyrs de la foi ?

C'est en pareil cas que les hommes se montrent et que
les meilleurs se distinguent

Car la mort dans le djihâd vaut mieux que la vie Du
courage ! Ne soyez pas lâches Les coups de feu partent et
l'on puise constamment

aux munitions

Les fusils éclatent et les bombes crépitent O fidèles que
de héros périrent et laissèrent leurs

femmes veuves.

Le Bey, le Khalifa prirent la droite, vers la mer et
attaquèrent les français

Que de soldats chrétiens furent faits prisonniers !.. Alger
a été prise !..

Elle a fini de faire parler d'elle ô musulman ! Son renom
n'existe plus, après tant de gloire Et même les juifs se
sont réjouis de notre malheur.

Leurs femmes ont poussé des cris de joie Après la prise
de Staoueli, ce fut le tour du café d'El-Biar, puis
Bouzaréah enfin le Bordj Hassan

On a tenu l'ennemi dans les jardins environ deux
jours-
Patience peuple de Muhammad, supporte les jours
que l'étranger t'impose.

Les étrangers se répandirent dans la mitidja, avancèrent
au col de Mouzaïa

Les habitants, hommes, femmes, enfants passèrent
des nuits atroces O
toi qui entends la prière ! L'Islam en prière te le demande
Que tes serviteurs retrouvent la paix Que leurs chagrins
prennent fin Que cette oppression cesse Pleurons les
Muphtis Les Cadis
Les Oulémas de la ville Les
Mosquées,
Leurs sermons et leurs chaires de marbre Leurs
Minarets et leurs appels à la Prière.

TLEMCEN

poème d'Ibn Amsaïb

Cheikh ELHadj Mohammed Ibn-Amsaïb est incontestablement le poète le plus populaire, le plus justement célèbre et le plus admiré à Tlemcen. Né au début du XHème siècle de l'hégire d'une famille originaire d'Andalousie qui habita successivement Fez et Oudjda avant de se fixer à Tlemcen, Ibn-Amsaïb eut une jeunesse assez mouvementée.

Ses poésies le rendirent célèbre et suspect à la fois. En effet, les pères de famille se défiaient beaucoup du voisinage et de l'approche du galant jeune homme.

Il fut mis en prison.

Remis en liberté à la suite de démarches de parents et amis puissants, Ibn-Amsaïb se rendit à Meknès. Cet exil volontaire lui fut salutaire et profitable. Il revient ensuite à sa ville natale, se réconcilie avec les autorités turques de Tlemcen, et entreprend le pèlerinage à la Mecque pour se laver de ses péchés.

Revenu des Lieux Saints El-Hadj Mohammed Ibn-Amsaïb ne songea plus qu'à être un parfait musulman et se consacra entièrement à la dévotion et aux œuvres de piété. Il mourut en l'an 1190 de l'hégire (1768) et fut enterré au cimetière d'Aïn-Ounzouta.

Aux yeux des Tlemceniens, Cheikh Ibn-Amsaïb n'est pas seulement un poète mais aussi un Saint, un ami de Dieu. Son tombeau est l'objet de fréquentes visites pieuses.

C'est Dieu, mon Maître, qui a rendu ce décret fatal à son
encontre ; ce sont les circonstances qui l'ont voulu et
ce qui devait arriver est arrivé.

La bonne fortune lui a tourné le dos et le temps aussi ; le
mauvais sort l'accable de malheurs et de misères ;

Elle est perdue ; elle est plongée dans la corruption et l'injuste a rendu déserte la ville du rempart;

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

Ville du rempart est son nom ; elle fait partie des sept villes. (1)

Tous ceux qui viennent à Tlemcen, trouvent agréables, et le séjour et le pays ;

La rehaussent et ajoutent à son éclat la science et la sagesse (de ses habitants), œuvres d'Allah qui fait bien les choses.

L'ayant éloignée des ravins, Il (Dieu) l'a située entre El-Baâl (2).

Au pied d'une montagne, il l'a créée et fondée, il l'a dotée de remparts, de fortifications et d'édifices.

Il l'a pourvue de solides fondations, sur lesquelles elle repose ; il l'a munie d'un phare, projetant sa lumière au loin (3).

Jadis, hélas ! ce fut une ville. On trouvait admirables et la façon dont s'habillaient ses habitants et leur manière d'agir.

Les hommes aux visages voilés (4) l'appréciaient à sa juste valeur ; elle jouissait de la considération et du respect des rois.

Les rois allaient à sa conquête avec joie et restait inconsolable celui d'entre eux qui ne pouvait s'en emparer.

Les sultans rivalisaient d'efforts pour se rendre maître de

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

1) Tunis, Ténés, Tiaret, Tlemcen, Taza, Tétouan et Taroudan ; ces villes subsisteront jusqu'à la fin du monde d'après une légende bien connue à Tlemcen, le nom de chacune de ces sept villes doit avoir pour première lettre un ta ou t.

2] La montagne dominant le village de Sidi Bou Médine et El-KALAA.

3) Allusion à Sidi Bou Médine, patron de Tlemcen célèbre dans le monde musulman tout entier.

4) Les almoravides.

Ce fut une vifle de gloire, d'un rang élevé, et de considération.

Elle était peuplée d'hommes vertueux, Seigneurs des Seigneurs, Saint des Saints.

Les artisans de cette ville réalisaient légitimement de gros bénéfices.

Ses marchés abondaient en marchandises de toutes valeurs.

Autrefois, ses habitants étaient très riches et ils ne connaissaient ni fraude, ni tromperie ; ils étaient tous de bonne foi.

Le temps a changé maintenant, il accable de malheurs, de misère, de troubles et de deuils,

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

Ce fut une ville princière et royale ; ses armées étaient composées d'esclaves affranchis et de vaillants cavaliers.

Ils étaient toujours prêts à combattre ; ils étaient toujours en mouvement.

Maintenant, elle est dans une grande désolation ; elle est sans force, sans puissance, sans soutien.

Ses vaillants défenseurs n'existent plus ; elle est aujourd'hui comme un nid sans oiseau.

Le temps l'accable et la bonne fortune l'abandonne ; enfin tout était écrit et ce qui devait arriver est arrivé.

Elle-même semble ne pas vouloir sortir de cette situation ; le mauvais sort ne veut point lui laisser la paix ; elle est telle qu'une grenouille dans la gueule d'un monstre,

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

Ce fut une ville puissamment fortifiée, ses armées inspiraient de la terreur.

Actuellement, dans ces derniers temps, on a honte de s'en dire originaire.

Ses ennemis et ses envieux se réjouissent de son état actuel et elle en est touchée. Quant à moi, mon cœur est plein de tristesse et mon âme dans mon cœur s'agite.

La ville semble couverte d'un habit de mépris ; du miel qu'elle était c'est du goudron maintenant.

Le temps, matin et soir l'accable de malheurs, de misères, de troubles, de chagrins et de deuils,

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

∴

Après avoir joui d'une paix profonde et d'une grande prospérité après avoir été un endroit de réjouissance et de plaisir, elle est maintenant abjecte.

Aux yeux des autres villes, elle peut à peine valoir un dirhem.

Sans subside et sans force, elle ne peut résister à aucun siège.

Dans cette ville il n'y a plus de commerce, tout y est cher ; les marchandises ne trouvent plus un débit facile.

^{fer-}On veut l'anéantir ; elle se débat entre les mains des voleurs et des tyrans.

Vient-elle de pleurer, on ne s'en soucie guère ; vient-elle de se plaindre, on crie « mensonge ! »

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

Allah, mon Maître généreux, créateur des mondes à voulu et a décrété cela. Quiconque est éprouvé par (Allah) doit supporter avec résignation ses malheurs, l'orage passera. Pour mieux en parler, personne n'est animé dans cette ville d'une bonne intention. Ses habitants, citadins et montagnards, commettent sciemment des mauvaises actions.

Ce sont eux qui ont causé sa perte, ce sont eux qui ont provoqué sa chute, son dépeuplement et sa décadence ; personne à présent ne s'y sent en sûreté.

La ville est tellement corrompue, que nous la renions et il n'y a ni autorité, ni administration à **Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.**

∴

Ce sont eux qui sont responsables de cet état de choses ; le peuple est soumis avec résignation à leur tyrannie.

Ils ont négligé et livré Tlemcen aux pMlages sans scrupule aucun.

Que reste-t-il dans la ville ? leurs enfants et leurs épouses ? puissent-ils périr un jour !

Ils ne sont animés d'aucun sentiment de bienveillance et ils n'ont aucune pitié pour leurs administrés.

Les circonstances les favorisent et ils en profitent pour rivaliser de péchés et de crimes.

Il sont en train de ruiner la ville et le Makhzen est en train de l'achever ; les marchés sont vides et l'injustice est manifeste à

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

.

Mon Dieu ! je t'en supplie par Eve et par Adam, je t'en supplie par les prophètes,

De couvrir vite de ta grâce cette ville, je t'en supplie par tous ses saints .

Par tout bon musulman, par tout homme vertueux, par tous ceux qui sont animés de bonnes intentions,

De me pardonner, mes péchés, à moi Ibn Amsaïb ; De recevoir mon âme au sein de ta miséricorde, D'effacer les péchés de mes parents et de leur faire miséricorde,

Je t'en supplie, Dieu généreux, par les chapitres du Coran : le Royaume , Taha, la Mère du livre, la Prosternation et le Coran.

Tlemcen, jadis ville de repos et de plaisirs.

La révolte des Ouled Sicli Cheikh

poème présenté par **A. Hadjiat. (1)**

(La traduction est tirée du
recueil de **Sonneck**)

*Toi qui y étais, relate les faits ;
Que s'est-il passé,
le jour (de la bataille) de Chellala, Fait mémorable de notre
époque ? Heureux, celui qui était présent, ce jour-là ! Le jour
de Chellala, la colonne sortit ; Les cavaliers arrivèrent, alors
; nul ne s'était caché. La cavalerie s'avança ; Les Guebala (2)
s'élançèrent. Tu semblais conduire un troupeau de bœufs ; Tu
étais stupéfait, tel un chameau frappé de refroidissement
Bloqué dans Chellala, entre les deux Ksour ; Ce
chien s'en est allé, anéanti, Broyé par la poudre
Sans les fils de Hamza,
Burin (3) serait resté le maître (à Chellala) A l'appel
du Dieu Tout-Puissant Répondirent Mohammad et
Slimane (4) (Mohammad) délivra les gens de
l'oppression*

- 1) Célèbre révolte qui eut lieu de 1864 à 1866. Ce poème est l'œuvre d'un barde de la région de Bayyadh (ex-géryville).
- 2) C'est à dire les hommes de Chellala al-gablia (méridionale), par opposition à Chellala ad-dahranîya (septentrionale).
- 3) Il s'agit du capitaine Burin-Dubuisson, commandant du cercle de Bayyadh. a travers lui, l'auteur s'adresse à tous les soldats ennemis.
- 4) Fils du Khalifa si Hamza, mort, empoisonné dit-on, à Alger, en août 1861.

Il veilla sur eux ; 'il leur enseigna les vérités de la religion ;
 Il est le pilier sur lequel s'appuient les populations, Une rigole qui irrigue tous les jardins Il est aimé de tous !
 Jamais, nous n'oublierons Slimane.

Laala est un jeune faucon ; Ahmed (1), un valeureux guerrier ;
 o Burin ! Mon seigneur t'a ridiculisé, sous le regard des tribus.
 Ils vous ont brisé, à Al-Beïda (2), comme des branches de palmier,
 ô Burin ! As-tu remarqué Sidi Mohammad le jour d'al-Bnoud (3)

Vous j tombiez comme des mouches, ô Burin !
 Douze cavaliers t'en débusquèrent.

Rappelle-toi ce que t'on fait subir les (cavaliers) élégants,
 Sur le plateau de Gaadet Ben Hattab (4). Alors, ton méchant cheval, couvert de boue et de sang, Tu fuyais, et renfermais (sur toi) la porte (5) ; Tu buvais l'eau des Sebkhass ;

Tu es passé par Al-Khadra (6), mourant de soif, porté par tes hommes,

Vous tombiez lourdement sous le coup de nos sabres
 Rappelle-toi ce que t'ont fait subir les compagnons. La graisse (des cadavres) fondait sur la plaine Les oiseaux de proie et les chacals s'en sont repus. Le vautour qui mangeait votre suif, en restait saoul ; Et aussi, les aigles, et le corbeau. L'hyène écorchait votre peau,

Et emmagasinait (votre chair) à pleins paniers, dans les ravines.
 La peau de la nuque est excellente pour carreler les sandales ;

- 1) Autre fils de Si Hamza.
 2) Combats des 29 et 30 septembre 1864 (entre Saïda et le Kreider).
 3) Combat du 4 février 1865, dans la vallée de l'Oued el-Gharbi, près de Gharat Sidi Cheikh.
 4) Affaire du 16 mars 1866, Gaadet ben Hattab est un puits entre Saïda et Bayyadh.
 5] Du Caravansérail de Khnag al Azir au Nord de Bayyadh. 6) Point d'eau près d'Aïn Sfisifa.

Comme la nuque (du chameau), elle est appréciée du piéton qui porte les messages
 Ar-Ryane (1) est venu te conter des menteries, ô Burin ! Il croit n'avoir rien à craindre, ce chef des

juifs !

Il pense que les choses redeviendront comme auparavant !

ô Burin ! Il ne reste plus un seul renégat parmi les arabes.

Tu es venu en conquérant pour t'emparer des arabes
 ô Burin !

Ils sont las de vous tuer ; Vous n'avez pas été anéantis (car vous êtes nombreux), comme les vers Il est passé par Tazina (2), assoiffé, ce Burin ! Sa colonne, inquiète, demeura, toute la nuit, sous les

armes,

As-tu senti les coups de griffes des descendants d'Abou-beker ?

Comment leur échapperas tu ? Malheur à tes ancêtres ! Tu as affaire à la postérité des prophètes (3). Rappelle-toi ce que t'ont fait subir les Turcs (4) ; Tu étais de grand prix, tu valais cher (5) ; Maintenant tu en est arrivé à ne plus valoir (même) un

canard ;

Tu ne vauds plus une once (6) ; car Dieu t'a avili et

aveuglé.

Tu as trahi Hamza, cher à mes yeux ;
 Tu convoitais mes biens.

De nos jours, il n'y a plus de droiture,
 Tu t'es toi-même mis en péril

S'il me restait qu'une femme, elle s'emparerait de toi,
 Et tu reviendrais sur tes pas

- 1] Caïd d'Aïn Madhi, tuteur des enfants d'at-Tidjani, et ami de l'occupant français.
 2) Point d'eau au Nord-Est du Ksar Chellala ad-dahraniya. 3] Il s'agit plus exactement de descendance du premier calife Aboubekr.
 4) Comparaison des guerriers arabes avec les Turcs, réputée pour leur courage.
 5) Mot-à-mot des centaines
 6) Il s'agit de la Ouqja, monnaie marocaine (30 centimes) de l'époque.

QUE LE SALUT SOIT

poème de **Cheikh Al Hadj Saïd** (*)

Que le salut soit sur le Prophète de Médine,
Mohammed le meilleur des hommes.

Le hachimite issu de la branche de Adhane Dont
l'éclat dépasse celui de la lune.

Dieu, dispensateur de toutes richesses, l'a pris en
amitié,
Et l'a annobii avant sa naissance.

Dieu, c'est vers toi que nous nous tournons,
Et toi, Prophète, que ton intercession nous profite.

Montre-nous le chemin de la vertu Préserve-
nous des gens voués à la perte.

Celui que Dieu a agréé, soyez persuadés Qu'il lui
dispensera Sa Science.

Je vous dirais, mes frères,
Cette vie n'est qu'un mirage.

Nous nous attachons trop aux choses périssables Et nous
nous détournons de l'essentiel.

(*) Né dans la région d'Azeffoun, au douar Beni-flik, **Cheikh Al Hadj Saïd** est mort le 8 janvier 1946 à l'âge de 63 ans et a été enterrée dans son village natal, Alma-Guechethoune.

que le salut soit

Lorsqu'il sera trop tard
Nous regretterons et souhaiterons revenir la-bas pour
faire le bien.

O Dieu clément et miséricordieux,
Je t'implore par ceux qui ont atteint la Perfection.

Allons nous repentir et implorer Dieu, Et
pleurons pour être agréés

Tout se paye ici bas
Le règlement de de nos actions se fera sans échéance.

O toi qui saisit la science divine
Puissent les Saints nous empêcher de trébucher.
Que les grâces du Livre Sacré Et celles des gens vertueux
du passé et de l'avenir
nous soient prodiguées.

Pardonne à tous ceux qui sont ici présents
Adoucis à notre égard l'ange inquisiteur.

Le chant du printemps

poème de Ahmed Ibn Triki (*)

Appartenant à une très honorable famille Kou-louglie de Tlemcen, contemporain du poète Ibn-Amsaïb, Ahmed Ibn-Triki est un cheikh très apprécié de ses compatriotes. Sa date de naissance demeure encore imprécise ; Von sait seulement qu'il est mort au début du 15ème Siècle. Sa famille habitait le vieux quartier « Bab-El-Djihad » Derb El-Meliani, actuellement rue Bel-Abbés. C'est là qu'il passa les plus beaux moments de sa jeunesse et il en a gardé des souvenirs inoubliables.

Connu encore sous le nom de Ibn-Zengli, Ibn-Triki a chanté lui aussi les filles et les femmes de Tlemcen. A la demande de quelques pères de familles, il fut expulsé par les autorités turques et alla résider à Oudjda. C'est dans cette ville qu'il composa ses meilleurs poèmes. Les rigueurs de l'exil, la séparation et l'éloignement du pays et des amis furent pour lui de dures épreuves ; mais ils furent aussi une source intarissable d'inspirations à son génie poétique. Ibn-Amsaïb, le poète le plus aimé à Tlemcen, a violemment critiqué l'œuvre d'Ibn-Triki.

Il a dit de lui. « Un excellent génie le possède, mais ce génie a mal choisi son logis ».

Voici une des ses q'acidat dénommée ER-RABIYA (la Printanière) très populaire jusqu'à nos jours.

Les fleurs des plantes sourient et rient ; elles charment
l'amoureux et quiconque aime avec ardeur.

Les oiseaux débitent dans leur langage harmonieux des
chants mélodieux, des sons agréables, des airs doux.

(*) Traduction de A. Hamidou dans 11ème Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord, publié par la Société Historique Algérienne (1936).

Le printemps revient ; il va couvrir la terre d'une nouvelle parure et répandre un nouveau parfum. Gloire à Allah qui l'a doté de ce grand pouvoir de donner à la nature une beauté éclatante.

Gloire à celui qui ressuscite la nature après sa mort, c'est incontestablement l'Unique, le vainqueur (Dieu).

Il arrose la terre de la pluie et fait pousser les plantes, fines étoffes du Paradis dont la beauté est éclatante.

Après avoir été nue la terre se couvre maintenant de ses vêtements de fête, œuvre d'Allah, clément, charme de l'amoureux.

Ce changement survenu, la lumière va réapparaître et les oiseaux vont faire entendre leur voix douce.

O vous qui êtes amoureux ! sachez que mon esprit est ensorcelé.

Dès que j'entends les chants d'oiseaux, mon esprit se charme ;

J'erre et crains de perdre la raison, en entendant le matin, les chants enivrants du rossignol.

Certes la nature est heureuse, la pluie est tombée ; j'admire la violette dont les feuilles elles-mêmes en sont jalouses.

Le narcisse sourit et, sous l'aspect d'un vieillard montre nonchalamment son turban couvert d'or.

L'amande après avoir été nue, se fait maintenant un vêtement ; elle va se couvrir d'un habit blanc, se construire une demeure,

Oui, une demeure où elle va se cacher ; elle va être pourvue d'un joli vêtement et ses ennemis vont en devenir jaloux.

La beauté est partout, elle déplace son étendard de tous côtés, le parfum se répand.

..

Les rosés exhalent leur parfum, les parterres sont parsemés de fleurs, et la brise enivre l'églantine qui s'agite et se tourmente.

Admirez à la tombée du jour, le coquelicot, d'aussi

vaillant, il n'y en a point (il se dresse fièrement au milieu des champs).

Admirez au milieu des plantes le lis ; on ne saurait compter le nombre des coupes qu'il porte. (Chacune de ses tiges porte plusieurs fleurs).

Admirez le peuplier, qui, visible de loin, se penche et s'étend, tel un tapis, sur le genévrier.

La fleur du grenadier ressemble à une nouvelle mariée couverte de riches vêtements, d'étoffe et drap neufs.

Le parterre aux couleurs diaprées, aux plantes fraîches, exhale son parfum.

L'abondance des feuilles, l'abondance des eaux jaillissantes jettent le trouble dans mon âme.

La beauté éclatante du parterre me tourmente l'esprit et trouble mon âme.

N'admirez-vous point l'œillet ? Sa beauté est éclatante et, du haut des colonnes qui le portent, il répand sa senteur délicate.

N'admirez-vous point au milieu du parterre le lilas ?

Mince et pâle, il ressemble à un amoureux.

N'admirez-vous point le géranium ? Il est content de son sort et couvre de son ombre le bleuet.

N'admirez-vous le basilic ? Devenu amoureux, il commence à vieillir (1).

La jacinthe se dresse, se montre et s'ouvre et la rosée verse sur elle sa fraîcheur.

Elle ressemble à une femme belle, aux parures éclatantes, comprenez-vous ?

Si vous avez saisi ce que je viens de dire, donnez donc un long commentaire à mes explications ; les oiseaux vont recommencer à chanter, mettez donc vos biens en vente, mettez-les en antichrèse.

(1) Le basilic, en effet se couvre de petites fleurs blanches que le poète compare aux cheveux grisonnants du vieillard et d'après le poète, c'est l'amour qui fait vieillir cette fleur.

Tel un chœur de Médine, les oiseaux psalmodient sous la feuillée.

Le rossignol chante d'une voix douce, d'une voix mélodieuse et le moineau en est jaloux.

Les feuilles et l'ombre des arbres agitent le chardonneret et troublent son esprit.

L'étourneau pousse de joyeux you you dans les buissons ; ignorant et très indiscret, il dévoile son secret (il crie).

N'admirez-vous point le pigeon, tel un enfant, il se livre à des ébats.

Un mal le mine ; tout en volant, il chante ; il habite les lieux déserts.

Après avoir habité le désert et voyagé partout, il revient dans son nid, dans son humble demeure.

La tourterelle blanche, privée d'ailes, vit pour toujours en prison ; aux heures de prières, elle se livre à des véritables prosternations.

Quelle est triste dans sa cage ! puisse-t-elle, la pauvre supporter avec résignation son sort !

Les gens qui ne connaissent pas la valeur de la tourterelle la gardent prisonnière.

L'heure des plaisirs vient de sonner, ô amoureux ! je vais me livrer à la joie et à la gaîté au son du luth.

Le son du violon augmente mes tourments et je vais emplir mes coupes d'un vin.

Plus doux que le miel ; je vais boire au son de la flûte.

Au son du « tarr », au son de la « guasba », je vais boire. Que celui qui nous emplit les coupes soit adroit et prompt.

O vous qui êtes pourvus d'un cœur dur ! O vous qui inspirez de l'amour ! soyez bienveillants, soyez cléments, vous n'en aurez aucun regret.

Je termine mon poème, cette chanson qui a trait aux fleurs et aux oiseaux, j'adresse mon salut aux poètes et aux amoureux.

Je nage dans un immense océan d'ignorance, je suis dans un feu ardent.

Ibn Triki termine son poème, Ahmed est son prénom, un feu ardent consume son cœur.

Sa passion est vive et ne veut point prendre fin et sa santé dépérit.

Il passe la nuit à contempler les étoiles (il ne dort pas) et son esprit est égaré.

Je prie Dieu mon maître d'effacer mes péchés et me pardonner mes fautes ; je t'en supplie (Dieu) par le Prophète, cet Arabe, ton envoyé, cet Intercesseur,

Auprès de toi, le jour du jugement dernier, de m'accorder ta grâce, le jour où toutes les actions humaines seront dévoilées (jour du jugement dernier), jour dont la vision vieillit jusqu'aux enfants aux mamelles.

Les fleurs des plantes sourient et rient, elles charment l'amoureux et quiconque aime avec ardeur.

Hiziya

poème de Mohamed Ben Guitoun (*)

Ce poème est l'œuvre de Mohamed Ben Guitoun, poète célèbre du Sud-Constantinois. Originaire de Sidi Khaled (région de Biskra), il mourut à la fin du 19ème siècle. Ce poème fut composé en 1878, à la demande d'un des amis de Ben Guitoun, qui porte le nom de Saiyed, à la mémoire de sa bien-aimée, Hiziya, morte à l'âge de 23 ans.

Il s'agit donc d'une élégie, faite sur le modèle des vieux poèmes arabes comportant d'abord une introduction à l'adresse des amis du poète, puis le souvenir des jours de bonheur et d'amour. Suit la description de la bien-aimée, du cheval, des déplacements de la tribu, de certains paysages. Le poète revient alors au récit de la mort de sa bien-aimée, de l'enterrement ; il donne alors libre cours à sa souffrance, à sa tristesse, et s'incline, cependant, devant la fatalité, devant la volonté divine. Le poème s'achève sur une prière adressée à Dieu, par laquelle l'auteur sollicite la pitié et le pardon du Seigneur.

Ce poème est marquée par une sensibilité intense, par une sincérité touchante. Partout, on voit surgir, comme une trame qui soutient le récit, l'expression de la douleur causée par la mort de Hiziya. On y trouve également, l'évocation de la vie bédouine ; les images sont inspirées par la vie du désert, par les paysages, les objets, les êtres qui peuplent l'univers d'un nomade. L'imagination ne dépasse guère le cadre concret et simple de cette vie, qui peut paraître, à beaucoup d'entre nous, monotone et peu évoluée. Mais elle ne manque pas d'originalité, de vérité, de chaleur et d'intensité.

Ce poème est un bel exemple de chants sahariens.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des
belles Elle repose sous terre. Un feu ardent brûle en
moi !

Ma souffrance est extrême. Mon cœur s'en est allé, avec
la svelte Hiziya.

(*) La traduction du poème est de **Sonneck**, revue par **A. Hadjrat**.

Hélas ! Plus jamais je ne jouirai de sa compagnie. Finis les doux moments,

Où, comme au printemps, les fleurs des prairies, nous étions heureux. Que la vie avait pour nous de douceurs ! Telle une

ombre, la jeune gazelle a disparu, en dépit de moi ! Lorsqu'elle marchait, droit devant elle, ma bien-aimée était admirée par tous.

Telle le bey du camp qui s'avance un cimenterre à la ceinture. Entouré de soldats et suivi de cavaliers qui sont venus à sa rencontre, pour lui remettre chacun un présent ; Armé d'un sabre d'Inde, il lui suffit de faire un geste de la main, pour partager une barre de fer, ou fendre un roc.

il a tué un grand nombre d'hommes, ennemis du bien ; Orgueilleux et superbe, il s'avance fièrement. C'est assez glorifier le bey ! Dis-nous, chanteur, dans une nouvelle chanson les louanges de la fille d'Ahmad ben al-Bey.

..

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles. Elle repose sous terre. Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême. Mon cœur s'en est allé, avec la svelte Hiziya.

A

Lorsqu'elle laisse flotter sa chevelure, un suave parfum s'en dégage ; Ses sourcils forment deux arcs bien dessinés, telle la lettre noun, tracée dans un message.

Ton œil ravit les cœurs, telle une balle de fusil européen, qui aux mains des guerriers, atteint sûrement le but.

Ta joue, est la rosé épanouie du matin, et le brillant œillet ; le sang qui l'arrose lui donne l'éclat du soleil.

Tes dents ont la blancheur de l'ivoire," "et, dans ta bouche étincelante, la salive a la douceur du lait des brebis ou du miel qu'apprécient tant les gourmets.

Admire ce cou plus blanc que le cœur du palmier ; C'est un étui de cristal, entouré de colliers d'or. Ta poitrine est de marbre ; il s'y trouve deux jumeaux, que mes mains ont caressés, semblables aux belles pommes qu'on offre aux malades. Ton corps a la blancheur et le poli du papier, du coton ou de la fine toile de lin, ou encore de la neige, tombant par une nuit obscure.

Hiziya a la taille fine ; sa ceinture, penche de côté, et ses tortis entremêlés retombent sur son flanc repli par repli.

Contemple ses chevilles ; chacune est jalouse de la beauté de l'autre ; lorsqu'elle se querellent elles font entendre le cliquetis de leurs Khelkhals, surmontant les brodequins.

Quand nous campions à Bazer 1), je me rendais auprès d'elle le matin ; alors nous goûtions les joies de ce monde.

Je saluais la gazelle ; j'observais les présages ; heureux comme un homme fortuné, possédant les trésors de l'univers.

La richesse n'avait pour moi aucune valeur, comparée au tintement des Khelkhals de Hiziya, quand je franchissais les collines pour aller la rencontrer.

Lorsqu'au milieu des prairies, elle balançait son corps avec grâce, et faisant résonner son Khelkhal, ma raison s'égarait ; un trouble profond envahissait mon cœur et mes sens.

Après avoir passé l'été dans le Tell, nous redescendîmes vers le Sahara, ma belle et moi.

Les litières étaient fermées ; la poudre retentissait ; mon cheval gris m'entraînait vers Hiziya.

Ils ont conduit les palanquins des belles, et ont camper à Azal, face à Sidi Lahcen et à Zerga.

Ils se sont dirigés vers Sidi Saïd, vers al-Matkahouak, puis sont arrivés le soir à M'Doukal.

Ils sont repartis de bon matin, au lever de la brise, vers Sidi Mohammed, ornement de cette paisible contrée.

1) Vaste plaine au S.E. de Sétif, où les nomades de Biskra venaient faire paître leurs troupeaux en été.

De là, ils ont conduit les litières à al-Makhrif. Mon cheval, tel un aigle, m'emporte dans les airs, en direction de Ben Seghir, avec la belle aux bras tatoués.

Après avoir traversé l'Oued, ils sont passés par Al-Hanya. Ils ont dressé leurs tentes à Rous at-Toual, près du désert. L'étape suivante mène à Ben Djellal.

De là, ils se sont dirigés vers El Besbes, puis vers El-Herimek, avec ma bien-aimée Hiziya.

A combien de réjouissances avons-nous pris part ! mon cheval gris, disparaissait presque dans l'arène, (derrière un rideau de poussière) ; on aurait dit un fantôme.

Ma belle était grande comme la hampe d'un étendard ; ses dents, lorsqu'elle souriait, formaient une rangée de perles ; elle parlait par allusions, me faisant ainsi comprendre (ce qu'elle voulait dire).

La fille de Hmida brillait, telle l'étoile du matin ; elle éclipsait ses compagnes, semblables à un palmier qui seul, dans le jardin, se tient debout, grand et droit.

Le vent l'a déraciné, il l'a arraché en un clin d'œil.

Je ne m'attendais pas à voir tomber ce bel arbre ;
Je pensais qu'il était bien protégé.

Mais j'ignorais que Dieu, souverainement bon, allait la rappeler à lui (1).

Le seigneur a abattu (ce bel arbre).

Je reprends mon récit. Nous avons campé ensemble sur l'Oued Ithel ; c'est là que la reine des jouvencelles me dit adieu. C'est cette nuit-là, qu'elle passa de vie à trépas ; c'est-là que la belle aux yeux noirs quitta ce monde.

Elle se tenait serrée contre ma poitrine, lorsqu'elle rendit l'âme. Les larmes remplirent mes yeux, et s'écoulaient sur mes joues.

1) dans le texte ce qui signifie, avait établi un sauf-conduit à son intention.

Je pensais devenir fou, et me mit à errer dans la campagne, parcourant tous les ravins des montagnes et des collines. Elle a ravi mon esprit et enflammé mon cœur la

beille aux yeux noirs, issue d'une race illustre. On l'enveloppa d'un linceul, la fille de notable, ce spectacle a augmenté ma fièvre, et ébranlé mon cerveau.

On la mit dans un cercueil, la belle aux magnifiques pendants d'oreilles. Je demeurais stupide, ne comprenant pas ce qui m'arrivait.

On l'emporta dans un palanquin, embelli par des ornements, la belle, cause de mes chagrins, qui était grande telle la hampe d'un étendard.

Sa litière était ornée de broderies bigarrées, scintillantes comme les étoiles, et colorées comme un arc-en-ciel, au milieu des nuages, quand vient le soir.

Elle était tendue de soie et tapissée de brocart. Et moi, comme un enfant, je pleurais la mort de la belle Hiziya.

Que de tourments j'ai endurés pour celle dont le profil était si pur ! Je ne pourrai plus vivre sans elle.

Elle est morte du trépas des martyrs, la belle aux paupières teintées d'antimoine ! On l'emporta vers un pays nommé Sidî Khaled.

Elle se trouva la nuit sous les dalles du sépulcre, celle dont les bras étaient ornés de tatouages ; mes yeux ne devaient plus revoir la belle aux yeux de gazelle.

O Fossoyeur ! ménage l'antilope du désert, ne laisse point tomber de pierres, sur la belle Hiziya !

Je t'en adjure, par le livre saint, ne fait point tomber de terre sur celle qui brille, comme un miroir.

S'il fallait la disputer à des rivaux, je fondrais résolument sur trois troupes de guerriers ;

Je l'enlèverais par la force des armes aux ennemis.

Dusse-je le jurer par la tête de la belle aux yeux noirs, je ne compterais pas mes adversaires, fussent-ils au nombre de cent.

Si elle devait rester au plus fort, je jure que nul ne pourrait me la ravir ;
 J'attaquerais, au nom de Hiziya, une armée entière.
 Si elle devais être le trophée d'un combat, vous entendriez le récit de mes exploits ;
 Je l'enlèverais de haute lutte, devant témoins.
 S'il fallait la mériter au cours de rencontres tumultueuses, je combattrais durant des années, pour elle ;
 Je la conquerrais au prix de persévérants efforts, car je suis un cavalier intrépide.
 Mais puisque telle est la volonté de Dieu, maître des mondes, je ne puis détourner de moi cette calamité.
 Patience ! Patience ! J'attends le moment de te rejoindre ; je pense à toi, ma bien-aimée, à toi seule !

Amis, mon cheval me fendait le cœur, lorsqu'il s'élançait en avant (attristé par la perte de Hiziya) ;
 Après la mort de ma bien-aimée, il s'en est allé, et m'a quitté.
 Mon cheval était plus rapide que tous les autres chevaux du pays ;
 Dans les échauffourés, on le voyait en tête du peloton.
 Quels prodiges n'accomplissait-il pas sur le champ de bataille !
 Il se montrait au premier rang. Sa mère descendait du fameux Rakby 1).
 Combien il excellait dans les joutes entre les douars, à la suite de la tribu en marche ; je tournoyais avec lui insouciant de ma destinée !
 Un mois plus tard, il m'avait quitté ; trente jours après Hiziya.
 Cette noble bête mourut ; le voilà au fonds d'un précipice ; il ne survécut pas à ma bien-aimée.
 Tous deux sont partis pour toujours ;

1) Nom d'un étalon célèbre amené du Maroc par Si Ahmed Tidjani d'Aïn Madhi.

Les rênes de mon cheval gris sont tombés de mes mains.
 O Douleur !
 Dieu, en les rappelant à lui, m'a enlevé toute raison de vivre ;
 Mon âme est près de s'éteindre, après leur cruelle perte.

Je pleure cette séparation, comme pleure un amoureux ;
 Mon cœur se consume chaque jour davantage ; ma vie n'a plus de sens.
 Pourquoi pleurez-vous mes yeux ? Nul doute que les plaisirs du monde vous raviront. Ne me ferez-vous point grâce ?
 La belle aux cils noirs a ravivé mes tourments ; celle qui faisait la joie de mon cœur repose sous la terre.
 Je pleure la belle aux dents de perles ; mes cheveux ont blanchi ; et mes yeux ne peuvent supporter cette séparation.
 Le soleil qui nous a éclairé, est monté au Zénith, se dirigeant vers l'Occident ; il s'est éclipsé après avoir été le sommet de la voûte céleste, au milieu du jour.
 La lune qui se montre a nous, a brillé pendant le mois du Ramadhan, puis a disparu du ciel, après avoir fait ses adieux au monde.

Ce poème, je le dédie à la mémoire de la reine du siècle, fille d'Ahmed, et descendante de l'illustre tribu des Douaouda.
 Telle est la volonté de Dieu, mon Maître Tout-Puissant. Le seigneur a manifesté sa volonté, et a rappelé à lui Hiziya.
 Mon Dieu ! Donne-moi la patience ; mon cœur meurt de son mal, emporté par l'amour de la belle, qui a quitté ce monde.

Elle vaut deux cents chevaux de race, et cent cavales issues de Rakby.

Elle vaut mille chameaux ; elle vaut une forêt de palmiers des Zibans.

Elle vaut tout le pays du Djérid ; elle vaut le pays des noirs, et des milliers de Haousas.

Elle vaut les Arabes du Tell et du désert, ainsi que tous les campements des tribus, aussi loin que puissent atteindre les caravanes, voyageant à travers les cols des montagnes.

Elle vaut ceux qui mènent la vie bédouine, et ceux qui habitent les continents ;

Elle vaut ceux qui se sont installés dans des demeures permanentes et mènent une vie de citadins.

Elle vaut les trésors, la belle aux beaux yeux ; et si cela ne suffit pas, ajoutez-y les habitants des villes.

Elle vaut les troupeaux des tribus, les bijoux, les palmiers des oasis, le pays des Chaouias.

Elle vaut ce que renferment les océans ; elle vaut les Bédouins et citadins vivant au delà du Djebel .Amour, et jusqu'à Ghardaïa.

Elle vaut, elle vaut le Mzab, et les plaines du Zab, hormis les saints et les marabouts.

Elle vaut les chevaux recouverts de riches carapaçons, et l'étoile du soir ; cela à peu, trop peu, pour ma bien-aimée, unique remède à mes maux.

Je demande pardon au Seigneur ; qu'il ait pitié de ce malheureux !

Que Mon Seigneur et Maître pardonne à celui qui gémit à ses pieds !

Elle avait 23 ans, la belle à l'écharpe de soie ; Mon amour l'a suivie ; il ne renaîtra jamais dans mon cœur.

Consolez-moi de la perte de la reine des gazelles ; Elle habite la demeure des ténèbres, l'éternel séjour.

Jeunes amis ! Consolez-moi de la perte du faucon ;

Elle n'a laissé que le lieu où sa famille a campé, et qui porte son nom.

Bonnes gens ! Consolez-moi de la perte de la belle aux Khelkhal d'argent pur ; on l'a recouverte d'un voile de pierre reposant sur des fondations bien bâties.

Amis ! Consolez-moi de la perte de la Cavale de Dyab 1) qui n'eut d'autre Maître que moi.

J'avais de mes mains, tatoué de dessins quadrillés, la poitrine de la belle à la fine tunique, ainsi que ses poignets.

Bleu comme le col du ramier, leurs traits ne se heurtaient pas ; ils étaient parfaitement tracés, quoique sans plume ; seules mes mains avaient exécuté ce travail.

J'avais dessiné ce tatouage entre ses seins, lui donnant d'heureuses proportions ;

Au-dessus des bracelets qui paraient ses poignets, j'avais écrit mon nom.

Même sur ses chevilles, j'avais figuré un palmier ! Que ma main l'avait bien dessiné ! Ah ! La vie est ainsi faite !

∴

Saiyed, toujours épris de toi, ne te reverra plus ;

Le seul souvenir de son nom, lui fait perdre ses sens.

Pardonne-moi, Dieu compatissant ; pardonne aussi à tous les assistants ; Saiyed est triste ; il pleure celle qui lui était si chère.

Aïe pitié de l'amoureux, et pardonne à Hiziya ; réunis-les dans le sommeil, Seigneur !

O Dieu, le Très-Haut.

Pardonne aussi à l'auteur, qui a composé ce poème ; son nom est formé de deux mim, d'un ha et d'un dal (Mohamed).

O Toi qui connais l'avenir ! Donne la résignation à cet homme, qui est fou (de douleur) ; Je pleure comme un exilé ; mes larmes apitoieraient même mes ennemis.

1) Dyab est l'un des principaux héros de la geste des Banou Hilal.

Je ne mange plus ; toute nourriture m'est devenue insipide ; mes paupières ne connaissent plus le sommeil.

Cette pièce a été composée trois jours seulement après la mort de celle qui me fit ses adieux, et ne revint plus vers moi.

O vous qui m'écoutez ! Ce poème a été achevé en 1295 de l'Hégire (1).

Ould Seghir a composé, au mois de l'Aïd El-Kebir, cette chanson ; A Sidi Khaled ben Sinan, Ben Guitoun a chanté celle

que vous avait vue vivante. Mon cœur est parti avec la svelte Hiziya !

Ô TALEB

poème de **Mohamed Ben Sahla**

Mohamed Ben Sahla a vécu à Tlemcen au 12ème siècle de l'Hégire (18ème siècle).

Il est l'un des poètes les plus connus d'Algérie. Avec Ibn Amsaïb et plus tard Ben Triki, tous deux de Tlemcen également, il a inspiré de jolis morceaux de musique classique et populaire.

Le thème qu'il a le plus chanté est l'amour et le poème que nous donnons ci-après en est une des plus belles illustrations.

Mon esprit est torturé par l'indifférence de ma bien-aimée.

Je ne peux oublier La gazelle
aux yeux noirs.

Elle alluma en moi une flamme qui me consume Et brûle
mes entrailles

Mon corps ne cesse de dépérir et de se flétrir. Je ne sais
pas de médecin qui puisse guérir Le mal d'amour Je l'ai en
vain cherché. Mon cœur endure les tortures de la passion
Je n'en finis pas de souffrir...

..

La cause de mes souffrances
C'est la belle Fatima
Aux khelkhal bleuis par l'indigo

..

Quel remède
Guérira mon mal
ô taleb
Je n'ai point trouvé de remède
ô taleb.

1) Fin de l'année 1878 ap. J.C.

Je t'en supplie
 Comment guérir du mal d'amour
 Je me meurs et n'ai plus la force
 De supporter cette dure épreuve.
 C'est malgré moi
 — ô médecin de mon âme —
 Qu'elle a allumé un tison dans mon cœur
 Si tu le peux
 Si tu es perspicace et habile
 Trouve la solution de ma souffrance
 Et comprends-en le mystère.
 Consulte le Traité
 Effectue les calculs
 Si tu éteins ce tison qui me brûle
 Tu pourras tout exiger de moi
 Je deviendrais ton homme et ton esclave
 Sans qu'il t'en coûte rien je serais à ton service
 Tu pourrais même me vendre.

Quel remède
 Me guérira de mon mal
 ô taleb
 Je n'ai point trouvé de remède
 ô taleb.

Le taleb consulta son livre et me dit :

« *Amant reprends courage
 Tu as beaucoup souffert
 Amant reprends courage
 Tu n'as plus longtemps à vivre.
 Cependant écoute mon conseil :
 Patiente, tu n'as d'autre solution que la patience
 Dieu seul connaît notre avenir
 Et il en sera
 Comme en aura décidé le Seigneur.
 Adresse-toi à Lui. Le Généreux
 Supplie-le instamment..
 Il écoute avec sollicitude
 Et sonde le fond des cœurs
 Et ne refuse jamais Son aide à qui la lui demande
 Il sonde le fond des cœurs...*

*Accepte sereinement ton destin
 Et résigne toi comme les chameaux dans leurs voyages.
 Si la piste est longue
 Le moment viendra du repos au campement.*

Quel remède guérira mon mal
 ô taleb
 Je n'ai point ô taleb
 De remède trouvé.
 ô taleb.

Recherche dans ton livre la formule Qui fait
 naître la sympathie et l'amour Ecris-la sois
 habile Afin que Dieu me guérisse. Qu'il
 dirige vers moi celle
 Dont le tempérament est aussi sauvage que la gazelle
 du désert
 Et que tous mes chagrins se dissipent. Mon supplice a
 trop duré et je suis las d'attendre Il n'est point d'aventure
 plus étrange que la mienne Ma douleur est insupportable
 Je n'ai que trop souffert et mes tourments sont vains. Je
 suis comme un marchand ruiné Et n'ai gagné en fin de
 compte Que fatigue et lassitude. »

Quel remède
 Guérira mon mal
 ô taleb
 Je n'ai point trouvé de remède
 ô taleb.

Le taleb répondit !

« *Ne te laisse pas envahir par le désespoir Ecoute
 mes conseils ils seront salutaires. Détourne ton
 cœur de son souvenir Oublie-la comme elle t'a
 oublié*

*Son indifférence t'a blessé
Tu déperis de jour en jour
Ton visage a changé de couleur.
Pour elle*

*Tu as négligé tes affaires et sacrifié une partie de ta vie.
Crois-moi suis mon conseil et écoute
Les sentences des sages :*

*Ce qui est amer ne peut devenir doux Eloigne-toi de
celui qui a un caractère difficile Et va vers celui qui
est d'un abord facile, Supporte patiemment le tourment
de ton amour Jusqu'à ce qu'il se dissipe de ton cœur. »*

Quel remède
Guérira mon mal ô
taleb
Je n'ai point trouvé de remède ô
taleb.

« ô taleb !

Si tu es un Sage sois indulgent à mon égard
Et accorde moi ton aide.
Ton discours n'est que vaines paroles
Il ravive et aggrave mon mal
Le souvenir de ma bien-aimée ne me quittera
Qu'avec la fin de mon existence
J'aime la Reine des belles
Elle est mon âme
Elle est la lumière de mes yeux.
...

Ah ! Combien grandit mon amour !
J'accepterais de vivre esclave
Si j'obtenais l'accord de ma gracieuse beauté.
Ce qui est si loin de moi
Me deviendra peut-être accessible
Si Dieu le veut ô toi qui est un sage.
Un homme sain peut devenir malade
Mais un malade peut recouvrer sa santé. »

Quel remède
Guérira mon mal

ô taleb
Je n'ai point trouvé de remède
ô taleb.

Le taleb répartit :

*« ô toi homme de savoir
Comme Qays (1) tu t'es laissé prendre
Dans les filets de la passion.
Il poursuivait Leïla de ses assiduités
Tremblant qu'elle lui accorde un rendez-vous
Toi
Tu poursuis depuis deux ans ta bien-aimée
Sans qu'elle veuille se laisser attendre.
Tu n'as pu la rencontrer
Dieu ait pitié de toi et de moi-même. »*

Le Seigneur généreux sait à quel point
Tu as troublé mon esprit
Mon état devient intolérable.
Je suis anxieux.
Si je contais mes soucis aux hautes montagnes
Elles s'affaîsseraient sous le poids de mes souffrances
Et s'effriteraient en poussière.

Quel remède
Guérira mon mal!
ô taleb
Je n'ai point trouvé de remède
ô taleb.

Si je confiais mon chagrin à l'épée
Elle fondrait en écoutant ma plainte
Je ne puis supporter les peines de mon cœur
Le feu de mon amour dévore mes entrailles.

(1) Poète arabe lyrique du 2ème siècle.

Et c'est la fin de mon discours,
 Mon poème s'achève.
 Ben Sahla est mon nom et ne cesse de pleurer dans
 mon désespoir.

ô toi qui as connu les tourments de l'amour
 Sois compréhensif
 Ne blâme pas mes sentiments.
 Je suis près de mourir
 Et le médecin de mon cœur prolonge ma souffrance.
 Il ne m'a ni guéri ni mis un terme à ma vie
 Je demeure sans réponse.

Quel remède
 Guérira mon mal
 ô taleb
 Je n'ai point trouvé de remède
 ô taleb.

L'ASTRE DES NUITS

poème de **Si Abdallah Ben Keriou**

Abdallah Ben Keriou a vécu à Laghouat fin du XIXème siècle début du XXème siècle. Fils de Cadi, il a été lui-même Cadi à Menâa (Aurès), puis à Laghouat.

Ben Keriou, comme Ibn Sahla a chanté l'amour. Son poème « Kamr Al-Leïl » dont nous donnons ci-après la traduction, nous révèle une âme sensible et tourmentée.

L'Astre des nuits me tient compagnie ; je trouve en lui
 des charmes qui ravissent mon âme.

O taleb, j'ai une amie qui lui ressemble ; la passion qu'elle
 m'inspire fait la joie de mes veilles.

Je passe la nuit entière à le contempler, c'est le
 muezzin qui m'arrache à cette vision.

J'ai bien peur que quelque nuage ne vienne à le distraire
 à ma vue ; car si sa lumière disparaissait, je serais
 désemparé.

Mon âme est tourmentée ; qui la guérira ? Où est le
 remède propre à mon tourment ?

C'est une douleur qui ne quitte plus mon cœur, et que je dissimule ; Ma fièvre me consume depuis longtemps.

O toi qui t'inquiète de mon cœur, qui veux savoir son obsession. Mon cœur s'en est allé avec la gazelle qui s'est enfuie.

Voici le campement où séjourna la traîtresse, la belle aux cils noirs ; elle l'a laissé désert.

O messenger, pars ; porte cette lettre, remets la entre les mains de la toute gracieuse et reviens.

Ramène-moi de bonnes nouvelles ; sois perspicace. Eclaire-moi.

Malgré moi, mes larmes coulent. La vue de ce campement me torture.

Pourquoi y suis-je revenu, puisqu'il est vide ? Le souvenir du passé rallume ma passion.

Informe-toi de la reine de mon cœur.

Informe-t-en.

Parle moi de celle qui est la cause de mon tourment.

Demande lui les raisons de son oubli. Sans doute boudet-elle puisqu'elle ne s'inquiète plus de moi.

Tu as déployé le manteau d'amour, puis tu l'as replié.

Pourquoi ton amour, à peine naissant, a-t-il vieilli ?

Combien de mes messagers se sont-ils usés aux voyages, sans aucun résultat.

Tu avais fait un rêve prémonitoire, tu l'avais interprété ;

Tu me l'avais raconté.

Ton rêve s'est réalisé, tel qu'il se déroula. Sa signification noue apparaît dans toute sa clarté.

Hélas ! Où est le temps de jadis, quand les jours nous étaient favorables, quand le temps nous était propice.

O Savant des savants ! Fais souffrir celle qui me tourmente ; fais que son état soit le même que le mien ;

Partage les affres de mon amour en deux parts égales ; qu'elle en prenne une, et qu'elle me laisse l'autre ;

Brûle, consume le cœur de ma bien-aimée, afin qu'elle sache si elle peut supporter, comme moi, les tourments de l'amour ;

Objet de mes Pensées, je t'ai dit ma douleur...

Regrets

poème de **Mostepha Ben Brahim**

Né vers 1800j à Boudjebha, près de Sfizef dans le Sud Oranais, Mostefa ben Brahim fut, tour à tour, cadi dans son village natal, puis Caïd des Ouled Slimane, fraction de la célèbre tribu des Béni Amer et vivant dans toute la région de Sfizef, puis Caïd à Daya, chez les Ouled Balagh. Là, il connut déjà la nostalgie du pays natal, nostalgie qui atteint son paroxysme durant les cinq années d'exil qu'il passa à Fès.

Puis, il rentra dans son pays natal, où grâce au concours d'amis dévoués, il retrouva son ancien poste de Caïd, chez les Ouled Sliman, mais mourut, peu après, au cours d'une tournée, effectuée pendant la grande famine de 1867, pour secourir certains douars de sa circonscription.

Poète bédouin, Mostefa ben Brahim possède des qualités de premier ordre. Utilisant un vocabulaire imagé, d'une concision étonnante, il peint avec un art consommé les scènes de ses poèmes, mettait en relief les traits les plus significatifs, ce qui donne à ses poésies une étonnante vitalité.

Le poème qui suit a été composé à Fès, durant son exil ; il exprime la poignante tristesse, les regrets et la nostalgie de l'auteur et donne, par ailleurs, une idée de la vie bédouine, en son temps.

Mon cœur se souvient du berceau de ma famille
Envahi par l'inquiétude
Il a perdu sa sérénité.
Il est ulcéré par la nostalgie
ô étranger, pourquoi m'as-tu appelé ?

Parfois je me trouve en compagnie d'hommes sensés
 Incapable de discernement
 Parfois j'évoque les paroles des sages
 Et la blessure de mon cœur se ravive et me brûle
 Après avoir vécu respecté parmi les miens
 Me voilà seul dans ma dignité et ma fierté.
 Les gens de ma tribu sont des braves au combat
 Que de contrées n'ont-ils chevauchées !
 Leurs étrières brillaient de loin, étincelants.
 Leurs manteaux étaient de damassé
 Et les broderies de leurs selles du Tafilalet
 La poudre noire éclatant dans les airs
 Et les jeunes s'élançaient dans les batailles.
 Je connus la célébrité parmi les tolba (1)
 Pour mes connaissances des sciences du mystère
 Je fus nommé cadi
 Et rendis la justice
 Parmi les magistrats.
 Je fus un chef. (2)
 Les tambours me saluaient lorsque j'apparaissais
 Mais les autorités ne me témoignèrent qu'ingratitude.
 Braves gens !
 Voyez comme le destin est précaire
 J'ai quitté ma patrie et je vis dans le dénuement.

..

Mon cœur se souvient du pays De
 mes joies d'antan Des randonnées à
 cheval.

∴

Mon esprit s'égare tel un navire à la dérive
 Le souvenir du pays m'obsède jour et nuit
 La séparation me tourmente et me déchire
 Tantôt le ciel de mon cœur est tout ensoleillé
 Et je prends même du plaisir à rire
 Tantôt il s'assombrit de gros nuages
 Et mes larmes coulent
 Mes oreilles bourdonnent
 Et la tristesse m'envahit.
 Amis ! Cette souffrance n'a que trop duré
 Je ne peux oublier mon **Tell** natal...

(1) Etudiants.

(2) Le poète était Caïd.

BERRICHA (1)

Pays de Chris (2) !

Ah ! Je voudrais tant te contempler.

Mon cœur est lacéré.

Plus jamais, il ne connaîtra le repos.

*Si je trouvais un coursier fougueux,
 Dont le flanc ne fût atteint d'aucune blessure,
 Je le montera, et je me rendrais
 Auprès de ceux que j'aime.*

*(Je rejoindrais) les grandes tribus, Qui
 sont dispersées dans les déserts. Leur
 ennemi n'a pu les soumettre Et vit dans
 l'inquiétude.*

Le fils de Mahieddine (3)

Est le chef de cette bête armée

Il est la joie de ce monde et de l'au-delà,

Dieu, leur a donné la gloire.

Il est arrivé le soir à Mendès (4).

Qu'il est beau le cavalier qui monte Reggàs (5)

1) La berricha est une danse chantée exécutée, surtout par les filles et les femmes à l'occasion des fêtes, mariages, etc... « Les femmes se placent deux par deux, se faisant face comme pour un quadrille, chaque rang s'avancant à tour de rôle en frappant des mains et en chantant ». (de Castries, les gnomes de Sidi Abd-Er-Rahman El-Medjedoub, p. IV, note).

2) Plaine de Mascara.

3) Il s'agit de l'Emir Abdelkader.

4) Localité, au Sud du Sersou.

5) Nom d'un cheval célèbre de l'Emir Abdelkader.

*Jeune homme, fier et audacieux
 Il a rallié tout le peuple autour de lui.
 Il est arrivé le soir à Al-Gadim
 Les litières (sur les chameaux) se balancent,
 L'attirail est neuf
 Et la garniture vient' d'Oran.
 Voici le soir ! Voici le soir !
 Le père d'Aïsha n'est pas encore arrivé.
 Il monte une cavale,
 Pareille à une jeune gazelle de montagne.*

Poème Targui

MA PRIERE...

Par Moussa A. G, AMASTAN'

Je m'étais endormi sur la dune brûlante. Ton nom était dans mon cœur. Mon rêve a porté ton nom de mon cœur à mes lèvres. Comme je ne pouvais baiser ton nom, j'ai baisé le sable dans lequel je l'avais écrit.

Dès l'aube, à l'endroit où j'avais baisé ton nom, j'ai vu cette fleur qui ne se fane jamais et que l'on appelle la rosé des sables.

Je l'ai cueillie pour te l'offrir, comme mon amour qui ne se fanera pas, non plus.

Chaque matin, avant tout, je me préoccupe d'avoir la force d'atteindre et j'adresse au soleil cette prière fervente :

« Soleil, ô soleil, sultan des sultans, gardien du jour, œil du ciel, monte plus vite dans l'azur ! Regarde ! Le faucon, la montagne, le palmier sont plus hauts que toi.

« Monte plus vite ! Monte plus haut que ma voix, plus haut que les cris de la caravane et que ceux du simoun qui veut jeter sur ta face vermeille le voile noir des Hall-Al-Litham !

« Soleil, soleil ! Toi, la rosé d'or ! Toi, le miel ! Toi, le lion ! Toi, le feu ! Abandonne la nuit finissante, la nuit froide, triste et vieille. Laisse-la au chacal affamé qui lu veut et qui hurle...

« Soleil, ô soleil, répands dans le ciel l'hutte chaude de ton cœur ! Et, comme un fauconnier, je te porterai sur mon front, toi, le chef des oiseaux nobles, toi, le faucon aux griffes d'or ! Et je te poserai aux pieds de Dâssine sans pouvoir la courber sous mon baiser !

« O Soleil, en te couchant pour mourir sur le sable, tu me tends, afin que je l'offre à ta bien-aimé_e et à la mienne, l'immens_e rosé dont la pourpre teint nos manteaux d'Aménokhal ! ».

Chant des fécondateurs de palmiers m

*Au Nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux !
Je cherche refuge auprès d'Allah, contre Satan le lapidé*

*Le palmier appartient à Allah.
Les grâces divines soient sur le Prophète.*

*Le palmier appartient à Allah.
Sur Satan soit la malédiction d'Allah !*

Féconde-le ; fais-le fructifier ; Ne le fruste pas de ta générosité

Donne-lui des régimes beaux et sains, Toi qui arrange toute chose, Seigneur de l'Univers !

*Le palmier est robuste,
Le régime est gras, et remplirait un grand sac,*

*Le palmier est fort,
Le régime est gros, et mûr à point.*

Féconde-le ; faille fructifier ; Ne le fruste pas de ta générosité

*Prophète d'Allah !
Mon Dieu ! fais-moi vivre,
Pour que je puisse manger de ses fruits !*

1) Ancienne chanson des fécondateurs de palmiers de Laghouat.

Poème Kabyle

J'AI

*J'ai recueilli
Précieusement une perdrix
Et je l'ai ligotée
J'étais heureux
Je croyais l'avoir apprivoisée.*

*Dieu lui a offert de jolis traits
Elle est plus belle
Que la plus belle
Tout est perfection chez-elle.*

*Las ! un jour elle se révolta Et
se sauva chez ses parents*

Je ne puis me résigner à cette séparation..

Hawfi

**J'y ait découvert des rochers entre lesquels chantait
Je me suis rendu aux Cascades pour les visiter.
une eau abondante.
J'ai remarqué quatres jeunes femmes qui lavaient du
linge.
La première ô lune, la deuxième du cristal. La
troisième, ô mon frère, a enflammé mon cœur. Et la
quatrième, ô mon frère, une brûlure sans feu.**

**Ma fille est sur l'escarpolette, vêtue d'un caftan
écarlate.
Appelez son cousin, qu'il vienne au plutôt !
Il donnera en dot des centaines de billets, des perles
blanches
Et une négresse qui élèvera les enfants.**

**Je suis assise dans le jardin, cachée par l'amandier. Un
jeune homme passe devant moi, tenant une
baguette bleue.
Sa chéchia sur le côté, laisse voir une belle coiffure.
Pour M, j'abandonnerais mes enfants, intenterais le
divorce,
Exterminerais la ville (entière) et la rendrais déserte
(propre seulement au séjour des animaux)**

(1) Voir dans ce numéro l'article de M. A. Khelil. (p. 7) auteur de la traduction des poèmes ci-dessous.

Votre maison est élevée ; d'une échelle je l'escaladerai.
 Si votre fille est cloîtrée, je vous la décrirais. Et si vous
 me la contestez, ma bague est à son doigt. Tu m'as
 dénoncée, ô jeune homme ! Dieu te punira. On te portera
 chez ta maman, ton ventre déchiré. J'assisterai à tes
 obsèques, vêtue d'habits de soie Et je te dirai : ô jeune
 homme, mes vœux sont

exaucés.

L'été est la saison où l'on aime se réunir à l'ombre
 fraîche des arbres.
 Le zéphir campagnard semble bercer la tourterelle
 qui roucoule.
 Je lui dis : ô tourterelle ! tu as ranimé mes peines. Tu
 m'as laissé en larmes sangloter sur (la séparation
 de Tamoum).

SALAH BEY Ci)

Les Arabes ont dit
 Nous ne livrerons pas Salah
 Ni ne livrerons son bien
 Dussions-nous tous mourir
 Et voir s'accumuler les cadavres
 Pleurez Salah Bey
 Après sa mort, il a laissé sept enfants
 O ma douleur !
 Je m'en remets à Dieu.

Les Arabes ont dit
 Jamais nous ne livrerons Salah, le Bey parmi les Beys
 C'est sa destinée
 Allez chez lui, ô Messagers !
 O ma douleur !
 Je m'en remets à Dieu.

*Je ne sais ce que veut Alger Les
 Beys changent d'attitude Je suis
 désespéré, sans raison Allez chez
 lui, ô messagers ! O ma douleur ! Je
 m'en remets à Dieu.*

(1) Salah Bey, bey de Constantine a été assassiné en 1792. Depuis, sa mort n'a cessé d'inspirer les poètes populaires de sorte que l'on trouve plusieurs versions à ce poème.

*J'ai versé la rançon
Incapable de savoir pourquoi
Je verse des larmes, je pleure sans cesse
Allez chez lui, ô messagers !
O ma douleur !
Je m'en remets à Dieu.*

*J'ai versé la dîme
Je ne comprends pas ce qui m'arrive
J'ai été trahi par les Bey s
Je suis désemparé, sans raison !
Allez chez lui, ô messagers !
O ma douleur !
Je m'en remets à Dieu.*

*Je suis allé sans méfiance
On m'a remis le perfide turban (1)
Linceul dans lequel on voulait me mettre
Je suis désemparé, sans raison !
Allez chez lui, ô messagers !
O ma douleur !
Je m'en remets à Dieu.*

*Je me suis rendu dans la ville Heureux
moment pour moi ! J'ai vu mes fils
Qu'il était agréable mon séjour ! Le
peuple s'est rué, affolé ? O mon Dieu !
Quelle journée !*

Quand la ville fut encerclée et les portes refermées
Salah est sorti, désemparé, la tête nue
On a pénétré dans sa demeure
On a trouvé son trésor
Or, argent et pierreries
Ainsi que les servants et les domestiques

(1) Symbole de l'autorité des beys.

Laissez-moi voir mes enfants Je
ne suis pas un fugitif Ainsi est la
vie ! On ne peut lui faire
confiance

Si j'avais su que cela m'arriverait Je serais
allé dans la campagne J'aurais planté une
tente à mes fils Et j'aurais vécu parmi les
campagnards

Sa tendre mère pleurait
Elle disait : « Salah est parti !
C'est la volonté de Dieu.

O Hamouda, ô mon fils ! Prends soin de
la famille Ainsi est la vie ! On ne peut
lui faire confiance.

Quand on lui remit le chapelet
Quand on lui donna des assurances
On lui a dit :
O Salah ! n'aie crainte
C'est l'ordre du Sultan.
On a dit : Salah est parti !

Quand le garde l'arrêta
Quand on lui mit les fers
•< Fais tes ablutions, ô Salah ! »
« Prie Dieu et Sors. »
On a dit : Salah est parti !

O mère ! Où est mon père ?
Est-il parti ?
Est-il fugitif ?
On a dit : Salah est parti !

Salah a été étranglé avec un foulard étincelant
 Montrez-moi sa tombe
 Pour prier et soulager ma peine
 Mes larmes coulent comme des ruisseaux.

On a dit : Salah est parti ! Montrez-moi sa
 tombe, ô Mes Seigneurs Afin que je soulage
 ma peine Des vents et des vents pourront
 souffler Mais qui remplacera Salah Dans la
 ville de Constantine ! Pleurez-le ô
 Assemblées ! Salah a été sacrifié.

ERRATA

- P. 17, l. 5 — au lieu de : $\wedge \wedge U$
 il faut lire : *f~Jj*b.*
- P. 17, l. 10 — au lieu de : je n'ai souci
 il faut lire : je n'ai d'autre souci
- P. 19, l. 32 — au lieu de : il faut lire
 :
- P. 20, l. 27 — au lieu de : (aux musiciens)
 il faut lire : (je pense aux musiciens)